SCHILDINE.

IMPRIMERIE DE G.-A. DENTU,
Rue d'Erfurth, 1 *bis*.

SCHILDINE.

PAR

J. LESGUILLON.

—

On me disait qu'ainsi chaque lot était fait :
Que pour nos cœurs d'or pur nous avions un mélange,
Un baiser défraîchi pour notre baiser d'ange,
Pour notre désir vierge un désir satisfait.

Rêveuse.

—

Tome Deux.

PARIS.

LIBRAIRIE DE MAME-DELAUNAY,

RUE GUÉNÉGAUD, N. 25.

—

1834.

I

I

I

Ernest ne concevait rien à ces événemens, ou plutôt il n'osait rien y concevoir. Il eût fallu pour cela former des conjectures défavorables, outrageantes, et son res-

pect pour elle le lui défendait. Sans cette vénération, il serait peut-être arrivé bientôt à la vérité. Un homme amoureux, et surtout un homme qui aime, devine toujours le mot de l'énigme; il sait au juste ce qui lui nuit, car il ne craint qu'un rival, et quand il craint il connaît. Mais, respectueux, il n'approfondissait pas un abîme au fond duquel il aurait tremblé de trouver la honte; il préférait douter, parce qu'alors il pouvait encore vivre pour elle : toute illusion détruite, il devait mourir.

Mme de Marcilly, après avoir interrogé sa fille, conclut de ses réponses que la terreur du poltron n'était pas tout à fait dénuée de vraisemblance.

Elle était loin de s'en épouvanter. Sans doute sa fille avait eu un rendez-vous, c'était clair; un amant s'était jeté à ses pieds, avait risqué une déclaration, et avait été reçu avec indignation, ce qu'attestait le cri

entendu par le jardinier : mais ce ne pouvait être qu'un fat de province qui, dans le bal de la veille, avait déjà adroitement ébauché son intrigue. Tout cela ne l'effrayait guère : peu lui importait des tentatives sans résultat. Pourtant, comme, grâce aux récits, les suppositions avaient fermenté dans le village et dans la ville, l'assassinat de Schildine avait pris un tout autre sens près des esprits malins, connaisseurs en attentats de ce genre. La nouvelle en devint publique : un soir, qu'elle revenait seule, elle recueillit des fragmens d'une conversation qui avait lieu près d'elle ; on disait que c'était un amour contrarié, que l'on avait surpris un amant avec elle, que, pour cette raison, l'on avait rompu le mariage : car il faut vous dire, si vous ne l'avez pas deviné, que le scandale avait paru si grand au curé qu'il avait fait fermer les portes de l'église.

Schildine était rentrée dans sa chambre,

bien résolue de lutter, de toutes les forces de sa pensée et de son corps, contre sa mère, dût-elle, devant l'autel, répondre au prêtre par un *non* bien articulé, dont l'effet serait immanquable.

Cette peine lui fut épargnée : Mme de Marcilly ne parla plus d'une union dont ce scandale avait soudain interrompu la cérémonie. Schildine, qui ne demandait qu'un retard, quelle qu'en fût la cause, se garda bien de hasarder la moindre question sur le changement d'avis de sa mère : celle-ci jugea à son silence que sa décision la satisfaisait complètement ; elle se réjouit intérieurement de ce qui lui semblait une inconstance dans sa fille. Cette trahison était un échec pour Adolphe ; il en souffrirait encore plus que de la voir marier à un autre. Le mariage ne prouve rien, mais une infidélité prouve. Elle lui pardonnait donc en faveur de sa haine. Si

Adolphe en eût été témoin, elle l'aurait embrassé.

Pourtant elle prit le parti de retourner à Paris. Un matin la poste traversa la rue Royale, laissa bien loin derrière elle Orléans, et la capitale revit la famille de Marcilly.

Ernest n'était pas resté pour contempler la source du Loiret.

Schildine garda, pendant le voyage, comme d'habitude, un silence absolu; mais il y avait dans son silence une teinte de joie mélancolique : c'était comme le calme d'une douleur acceptée pour un terme que l'espérance annonce prochain. Que pouvait-elle craindre? elle appartenait à Adolphe par le serment et la consécration de son amour, maintenant il ne pouvait plus douter d'elle, il ne pouvait plus la laisser à l'autre : c'était à lui de s'assurer sa conquête, de créer des expédiens pour l'obtenir, de la demander,

d'accomplir sur elle un enlèvement moral, prête qu'elle était à le suivre dans toutes ses tentatives, à le seconder, et, s'il le fallait, à fuir avec lui, pour être à lui partout où le monde leur offrirait un asile. Elle connaissait Adolphe, elle l'estimait : qu'avait-elle à s'inquiéter de l'avenir? elle était aimée d'un honnête homme.

Pauvre Schildine!

Après avoir rouvert son salon à sa société, qui revint enchantée de voir cesser une absence dont elle ne s'était pas aperçue, Mme de Marcilly, que la pensée d'Adolphe tourmentait encore, s'informa adroitement près de ses amies de ce qu'il était devenu. On lui apprit que, sitôt après son départ, il avait brusquement disparu, sans que l'on soupçonnât le but de son voyage : elle respira et se félicita d'en être débarrassée.

Il fallait qu'elle craignît beaucoup la rivalité de sa fille, pour consentir à laisser croire

qu'il l'eût abandonnée. Mais il valait mieux que l'objet de la préférence fût éloigné ; le bruit en arriverait plus difficilement jusqu'à elle. On pourra pardonner à l'étrangère ; mais une ennemie dans nos foyers, sous le même toit la défaite et le triomphe, plutôt la mort !...

Elle était à se réjouir de ces réflexions lorsqu'elle reçut une lettre : elle l'ouvrit, et poussa un cri de rage.

Adolphe lui demandait la main de Schildine.

II



II

Pour en être venu là, il fallait un miracle : il était arrivé.

Adolphe avait été surpris par lui-même. Il eût été en effet impossible à l'être le plus

faux, le plus façonné à la perfidie, de n'être pas vrai et passionné aux pieds d'un ange comme Schildine! Ces caresses si chastes, ces baisers où l'haleine virginale, plus pure que celle d'un enfant, renouvelait sa vie dans ses veines comme l'air frais de la montagne ranime une poitrine affaiblie, ces mains blanches et fines qui pressaient les siennes, ou les défendaient contre ses attaques avec une bonté, une douceur si vertueuse, étaient une réalité assez entraînante pour qu'il renonçât à ses sentimens appris, à ses fictions de tendresse, et qu'il fût ce que l'amour veut que l'on soit près d'une femme. Il croyait alors, tant ses désirs étaient irrésistibles! Il avait tellement soif de se désaltérer à la source brûlante dont l'approche l'irritait encore, qu'il promettait avec enthousiasme tout ce qui pouvait lui permettre d'y porter ses lèvres. Ce qu'il jurait à Schildine, il présumait pouvoir l'accomplir : c'est

pour cela que, libre de tous remords, puisqu'il ne voulait pas tromper, il puisa dans sa conscience la force de risquer un crime réparable; c'est pour cela que Schildine succomba si facilement ; sa sympathie n'avait pas à combattre le mensonge qui l'eût glacée ; enfin, aux yeux d'Adolphe même, elle céda à l'amant, mais non au séducteur.

Ce fut justement cette loyauté d'une minute qui devint la source de ses tortures. A peine l'ivresse de sa passion fut-elle dissipée, à peine sa victime se fut-elle échappée de ses bras, honteuse et éplorée, qu'il n'osa pas même chercher à la retenir. Il se frappa le front de la main comme pour éclaircir ce qui s'y passait, et tout à coup il s'enfuit avec les angoisses d'un homme coupable d'un meurtre; il lui sembla, sans pouvoir se l'expliquer, qu'il avait détruit tout le bonheur de sa vie. Il avait beau se rassurer, il sentait assez d'amour pour épouser, et ce mot seul

réveillait le remords de l'attentat qu'il venait de commettre envers lui-même. La plus belle parure d'une mariée, c'est la pureté virginale, c'est le don de ce trésor divin où se rattachent toutes les illusions du mariage.... Il se voyait dépossédé de cette richesse qu'il avait dépensée comme un prodigue; il pouvait lui rester toujours l'épouse, mais elle avait perdu sa dot; il avait de quoi l'excuser, mais lui était inexcusable. Partout où se portaient ses yeux, une ombre s'étendait sur tous les chemins; il voyait sans cesse une tache dans son soleil.

Il a dû parfois vous arriver de refuser à un pauvre l'aumône qu'il vous demande pour ses enfans; vous avez passé indifférent, hâtant seulement un peu votre marche pour ne plus être importuné; mais s'il joue d'un instrument, s'il touche de l'orgue ou du violon, le son, qui vous aurait épargné si votre bourse se fût ouverte, prend une voix comme

celle du reproche; il vous suit, il s'attache à vos pas, il vous environne, il vous blâme, il vous accuse, il s'affaiblit un moment pour se relever avec plus de force, comme une clameur de conscience qui s'était endormie; il vous harcèle, plus violent, plus animé, quand vous croyiez qu'il allait s'éteindre; il vous semble que c'est un organe chargé de dire aux étrangers : — Voilà un insensible, un homme dur!... Vous vous précipitez pour lui échapper : bientôt, en effet, il ne vous arrive plus que comme le soupir d'un malheureux qui meurt, mais votre oreille en est pleine, il y a dans votre âme un écho qui le répète long-temps après que vous avez cessé de l'entendre.

C'est ainsi qu'Adolphe emportait avec lui un accusateur impitoyable, son véritable vengeur, le cri de Schildine! cri sublime qui doit recréer toute une vie, et retourner, éternellement doux et tendre, au cœur qui l'a

fait retentir! Versez à mes pieds le métal plus puissant que les rois, rivalisez par les prodiges de l'harmonie avec les chantres de la création, réunissez tous les bruits que le ciel et la terre peuvent donner à leurs mélodies, aucun ne vaudra ce cri délicieux que peut-être je mourrai sans avoir le bonheur d'entendre.

Pour Adolphe blasé c'était une volupté dont il avait long-temps ignoré la fraîcheur et qui déconcertait d'une manière effrayante les projets légers de sa vanité. De tous côtés il lui arrivait des sentimens dont il ne pouvait se défendre : c'était autour de lui et dans sa tête un conflit orageux de désirs et de dédains; il voulait rabaisser Schildine pour lui avoir cédé. De cette façon sa liberté ne courait aucun risque : on n'épouse pas une femme qu'on méprise. Mais, d'abord, il s'avouait que lui seul était blâmable : car de quel droit avait-il abusé de sa faiblesse, de

sa confiance ? D'ailleurs il avait tant de fois usé, pour assouvir une passion, de ce sophisme spécieux, que *l'amour seul est une vertu, qu'on peut avoir un amant sans cesser d'être estimable, qu'il suffit à une femme d'être honnête homme, que l'honneur n'a rien à démêler avec les liaisons du cœur, etc., etc.*; il avait appuyé ces principes de si bonnes raisons qu'il était convaincu lui-même. Il ne pouvait parvenir à la mépriser : par conséquent il courait risque d'être surmonté par son amour, qui se développait et grandissait, menaçant, comme un fleuve dans l'hiver, de franchir tous les obstacles, puisqu'il n'avait plus de digues à lui opposer.

Il jugeait, à l'obsession de sa pensée, que plus il chercherait à s'affranchir, moins il y réussirait. Ce n'est pas en comptant les forces qui nous environnent qu'on peut se rassurer contre elles. Il résolut donc de ne pas lutter avec son amour, de lui permettre

sans combat d'étendre ses ravages aussi loin qu'il pourrait, et de le laisser se consumer lui-même; mais il s'interdit toute démarche pour le satisfaire. On n'est pas maître de souffrir ou non, mais on est maître d'appeler ou non le remède. Le temps lui parut le meilleur médecin : le temps est un si grand maître! Il se figurait que Schildine ne pourrait résister à sa mère; qu'après avoir longtemps lutté contre ses menaces, elle finirait par accepter Ernest, qui se chargeait alors d'acquitter sa dette, et lui rendait, par le mariage, l'honneur qu'elle avait perdu.

Dans cette hypothèse, elle se trouvait à l'abri des suites de sa faute : si un autre ne l'épousait pas, il serait forcé de l'épouser lui-même; il lui devait cette réparation; il ne se croyait pas assez endurci dans le crime pour commettre celui-là : il avait promis, et un homme d'honneur tient ses promesses. La pensée de Schildine n'avait pu séjourner

dans son cœur sans en épurer une partie. Il avait apprécié son esprit noble et élevé : il n'aurait pas voulu perdre son estime. Mais une fois la femme d'un autre, il pourrait lui reprocher son infidélité, lui dire qu'elle ne l'avait pas attendu, qu'elle s'était trop pressée, que peut-être elle avait changé d'avis et qu'Ernest l'avait remplacé dans son amour. Il pouvait partir de ce point pour amener une scène violente, ou plutôt ne reparaître qu'après la cérémonie, prétexter une maladie, que sais-je enfin! mais, au total, sortir de là irréprochable vis-à-vis d'elle ; c'était tout pour lui. Vous voyez d'ici quel pas immense il avait franchi : ce n'était plus cet homme qui jouait avec les affections, qui dominait son cœur comme un esclave; le dominateur changeait de rôle, et l'esclave reprenait sa puissance.

Mais, pour se délivrer de ses reproches, il fallait l'abandonner à Ernest ou à tout au-

tre mari : or, à cette idée, il pâlissait et bondissait de rage et de jalousie!... oui, de jalousie!... voilà déjà où nous en sommes de notre indifférence.

Parfois, un jour, une minute de la possession d'une femme suffit; arrivé au but de tous ses efforts, on signale une fois sa conquête : on peut ne pas tenir à la seconde faveur d'une femme lorsqu'il est facile de l'obtenir ; mais quand on n'a qu'entr'ouvert la porte du ciel, quand on eut un léger avant-goût de toutes les délices divines, on ne peut y renoncer sans douleur. Hier, Adolphe aurait pu céder Schildine toute entière; maintenant il frémit à la pensée de perdre ce qu'il lui a laissé. Cette scène de délire et de bonheur se présente à lui dans un nuage si vaporeux, il y a tant de charmes dans ce qu'il n'éprouva qu'un moment, les plaintes, la douleur de sa victime étaient si attendrissantes, si délicieuses, ces formes suaves et

pures que ses caresses ont à peine effleurées, reviennent frémir sous ses doigts avec tant d'étincelles de volupté, que son sang bouillonne à grands flots et colore son visage de pourpre et de flammes. Il se lève, il lui tend les bras, il agite ses lèvres comme s'il voulait en chercher deux autres, il répète son nom : pour chercher une illusion, il ferme les yeux, lui parle, l'écoute et se plaît à lui répondre.

La nuit, oh! la nuit surtout! c'est là que tout fournit des alimens à son inquiétude. L'amour est une maladie que l'isolement, le calme, l'obscurité développent avec fureur au gré d'une imagination ardente. Il appelle Schildine, Schildine son amante, qui pourrait être son épouse, qui pourrait partager sa couche, enchanter son regard de ses charmes si purs et si frais, lui adresser, comme un ange protecteur, un bonsoir cueilli sur sa bouche vermeille, laisser tomber son front angélique sur son sein, et là

dormir doucement, bercée aux palpitations d'un cœur forcé chaque soir d'être reconnaissant, la retrouver près de lui au milieu du réveil, et le matin voir luire sur ses yeux l'éclair des yeux aimés comme un rayon de l'aurore.

Toute cette féerie de l'âme sillonne sa pensée; il double encore par le désir le feu qui le consume, il se roule sur sa couche embrasée. Quand un court sommeil, interrompu par des songes, se dissipe, il se réveille et retrouve son supplice renaissant avec lui; après des heures de torture, il quitte ce théâtre de souffrance, il se promène dans sa chambre, agité, soucieux, se frappant le front et consultant son âme; il relit les lettres de Schildine, presse sur sa bouche ses cheveux; il s'examine, se discute; puis, comme Jacob luttant contre l'esprit de Dieu et s'avouant vaincu, il s'affaisse sur lui-même et prononce avec terreur ces mots où

toute sa vie est renfermée : — C'en est fait, je l'aime!

Adieu, promenades, spectacles, fêtes! il n'a de temps que pour son amour. Il ne peut se présenter chez Mme de Marcilly. La rumeur publique continue à proclamer Ernest le futur avoué de Schildine.... Il ne peut résister à ce dernier coup ; il faut enfin s'humilier aux genoux d'une mère qui tient sa destinée.

Se marier!... cette pensée se présente à lui avec toutes ses conséquences ; il voit d'avance le sort commun qui le menace, il entend les plaisanteries qui stygmatiseront ses chaînes ; mais l'amour, plus fort que toutes ces terreurs, les dissipe avec des promesses de bonheur.

Quelquefois, l'amour même, il le surmonte; c'est un ennemi en fuite qu'il ne daigne même pas poursuivre. Tout à coup le fuyard se retourne plus grand, plus fort; il revient à

la charge, surprend celui qui se croyait vainqueur, le combat avec des forces et des armes nouvelles, et reprend sa puissance. Après avoir ainsi lutté pendant long-temps, Adolphe crut un jour avoir remporté définitivement la victoire. Il avait tellement frémi en songeant à l'indissolubilité des nœuds du mariage qu'il se crut sauvé, car aucune objection valable et forte ne venait détruire celle-ci; mais, par malheur, il lut dans un journal que l'on allait proposer aux Chambres une loi réclamée par la morale et la justice; cette nouvelle le charma : on allait rétablir le divorce, il se décida à se marier.



III

III

Il rentra chez lui tout à fait rassuré ; il écrivit à Mme de Marcilly la lettre qu'elle tient encore à la main, muette d'indignation et de surprise.

Elle ne pouvait rien y concevoir. Est-ce une plaisanterie amère et insolente? pour se venger de ses mésaventures, de leur fuite, de sa préférence pour Ernest, voudrait-il indiquer qu'il a des droits sur Schildine, qu'il en a obtenu autre chose que des lettres? mais où, quand? Elle a trop bien surveillé jadis sa fille, et il est impossible... Au milieu de ces réflexions, une rage pleine de honte et d'amertume remplissait son âme : elle savait qu'Adolphe était, comme tous les hommes, oublieux, mais elle ne pensait pas qu'il pût l'être assez d'elle pour vouloir s'unir à sa fille.

Il a pu croire un instant que son désir serait même l'objet d'un doute! Une mère consentir à livrer une enfant si pure, si naïve, au type de la corruption! flétrir sa vie en l'attachant à celui de tous le moins fait pour la comprendre!

Tout cela voulait dire qu'elle ne pouvait

voir son amant, même dépossédé, passer dans les bras de sa fille : ce n'était pas seulement la jalousie qui l'animait, il y avait encore quelque reste de pudeur dans ses craintes; elle était tant soit peu mère.

Pourtant il la veut, il l'exige, il réclame sa main avec des expressions énergiques.... et elle relisait quelques lignes.... On a des droits quand on écrit ainsi... Aurait-il appris quelle main lui avait renvoyé, la veille du voyage, ses lettres qu'il redemandait? aurait-il repris pour Schildine une tendresse que son dernier billet annonçait devoir s'éteindre ?

Elle se perdait dans un dédale de conjectures plus embarrassantes les unes que les autres. Qui consulter? Elle savait bien que répondre; mais sur quoi s'appuyer ? de quel point partir ? voir Adolphe? sa vue lui est devenue si odieuse! interroger adroitement Schildine, tâcher de découvrir avec finesse

ce qu'il serait possible qu'elle ignorât, l'instruire peut-être au lieu d'apprendre... Pour couper court à son incertitude, elle songea qu'elle avait du pouvoir ; elle appela sa fille.

Schildine, de jour en jour, attendait quelque tentative d'Adolphe pour obtenir sa main : se reposant sur sa loyauté et son esprit, elle ne voulait pas devancer ses démarches, de peur d'en compromettre le succès ; elle continuait à se tenir silencieuse et réservée, certaine que des siècles de bonheur paieraient toutes les peines qu'elle souffrait pour lui.

Quand sa mère l'appela, elle eut un pressentiment : on désirait si rarement la voir !

En entrant, elle jeta les yeux sur la lettre, et crut en reconnaître l'écriture. Un sourire ineffable vint errer sur ses lèvres, et replonger dans de nouvelles incertitudes madame de Marcilly, qui l'avait remarqué.

— Vous regardez cette lettre ?... vous pouvez l'examiner de plus près : elle est de M. Adolphe.

— Adolphe !... j'en étais bien sûre.

Elle s'arrêta : non qu'elle craignît d'en trop dire, mais parce qu'elle voulait épier sa mère et non la prévenir.

— Il demande votre main...

— Bien, poursuivez.

— Il demande votre main, vous dis-je !... Que faut-il faire ?

— C'est à vous à répondre : vous savez, madame, comment on peut répondre à ses lettres...

Ces mots firent rougir Mme de Marcilly : elle crut que c'était une allusion à ses relations anciennes avec Adolphe ; mais elle réfléchit que Schildine avait trop de respect pour toucher une corde si délicate ; elle se remit, et rassurée sous ce rapport, elle

n'en devint que plus curieuse d'obtenir une explication.

— Cette réplique cache un sens que vous daignerez m'éclaircir.

— Cette lettre n'est donc pas un reçu qu'il vous adresse de celles que vous lui avez renvoyées ?

— Elle ne les a point retrouvées dans sa commode, pensa tout bas Mme de Marcilly; elle ne peut accuser que moi, mais elle ne m'apprend que ce que je savais.

Schildine était toujours là, tranquille, immobile, et ne paraissant ni craindre ni désirer la fin de l'entretien.

— Schildine, voudrez-vous me parler franchement ? puis-je compter sur votre sincérité ?

Elle resta un moment rêveuse, et ensuite :

— Vous êtes ma mère, je vous dois cette preuve d'obéissance : je vous promets donc,

non de vous dire tout, car peut-être ai-je des secrets qui ne doivent pas devenir les vôtres, mais d'être toujours sincère dans ce que je jugerai convenable de vous expliquer.

Mme de Marcilly fut étonnée d'une décision qu'elle était loin d'attendre. Elle ne savait pas que devant Schildine était une lettre d'Adolphe qui le représentait : cette présence doublait son courage.

— Vous savez que l'on a renvoyé vos lettres à Adolphe?

— Oui, madame.

— Vous savez ce qu'elles sont devenues?

— Je le sais : je puis même en cela vous en apprendre davantage que vous n'en savez vous-même. Elles sont aujourd'hui à la même place d'où vous les aviez enlevées pour les rendre.

Mme de Marcilly ouvrit brusquement la porte de la chambre de sa fille, et courut

au tiroir qu'elle avait déjà violé... elle reconnut le paquet de lettres et revint furieuse.

— De qui les tenez-vous maintenant?

— Je crois pouvoir vous l'avouer : c'est Adolphe qui me les a rendues.

— Vous l'avez donc vu avant de partir?

— Non, madame.

— Vous lui avez donc écrit?

— Non, madame.

— Elles sont entre vos mains depuis notre retour à Paris?

— Elles étaient entre mes mains quelques jours avant.

— Et c'est Adolphe qui vous les a remises?... Il nous a donc suivies dans notre voyage?

— Je croyais que vous l'aviez déjà deviné... Il était près de notre maison de campagne.

— Vous l'avez-vu là-bas?

— Il m'a cherché pour s'expliquer, pour demander son pardon.

— Vous lui avez accordé des rendez-vous?

— J'en ai accepté un.

— Il était à la fête que j'ai donnée sur le bord du Loiret?

— Il n'a eu besoin que de traverser la rivière.

— C'est de là que vient cette longue absence du bal, et que l'on a remarquée.

— On ne peut pas être partout, au bal et avec lui.

— C'était peut-être Adolphe lui-même qui produisit ce scandale inouï à l'heure où votre mariage allait s'accomplir?

— C'était pour le consulter que j'étais allée le retrouver; je ne voulais rien conclure sans son aveu.

— C'est lui, sans doute, qui vous aura

conseillé de rompre un nœud que j'avais déjà formé?

— J'étais incertaine, il m'a décidé.

— Et vous le consulterez toujours?

— Oui.

Ce monosyllabe, prononcé avec une gravité solennelle, attéra Mme de Marcilly, qui, pendant ce dialogue, avait, à chaque demande et à chaque réponse, passé par tous les degrés de la colère et de la fureur.

— Je vous défends de penser à lui! s'écria-t-elle avec un transport de rage qui effraya Schildine.

— Je voudrais vous obéir, mais cette promesse est au-dessus de mes forces.

— Ainsi, vous avez joué votre mère, vous avez outragé tous les devoirs, brisé tous les liens!

— Vous ne m'avez jamais ouvert votre cœur : pourquoi vous aurais-je ouvert le mien?

— J'y aurais vu sans doute que vous l'aimiez.

— Oui, madame.

— Et vous croyez qu'il vous aime?

— Cette lettre doit le prouver.

Elle saisit la lettre, la parcourut rapidement et la présenta à sa mère.

— En voulez-vous d'autres preuves? lui dit-elle.

Madame de Marcilly ne répondait rien : connaissant le dégoût d'Adolphe pour le mariage, cette demande était, certes, pour elle un argument sans réplique, une preuve éclatante de son amour.

Elle restait anéantie, pétrifiée, humiliée, devant Schildine, comme si cette enfant eût connu tous les motifs de sa colère. Schildine, au contraire, tant les rôles semblaient avoir changé, gardait la contenance noble d'un juge vis-à-vis d'un criminel : on

l'eût prise pour l'accusateur, et sa mère pour l'accusée.

Elle croyait que la certitude d'être aimée d'Adolphe, ce gage de sa fidélité aux promesses lui donnait son assurance : mais qui eût bien observé eût compris que Mme de Marcilly, se trouvant dans une position fausse, craignait à chaque instant de se trahir; son indécision ne pouvait tenir contre la fermeté de Schildine, qui s'appuyait sur un seul sentiment, son soutien, son espoir immuable.

— Vous ne serez jamais à lui pourtant! s'écria Mme de Marcilly.

— Pourquoi? auriez-vous des motifs secrets de haine?

Un coupable craint tellement les allusions qu'il va au-devant d'elles; les termes les plus indifférens ont un sens pour lui; les intentions qu'on n'a pas, il les prête; il va se blesser lui-même à toutes les armes, sans

attendre qu'on les ait dirigées contre sa poitrine.

Mme de Marcilly balbutia d'abord, puis elle prononça d'un ton terrible :

— Vous ne l'épouserez jamais!

— J'attendrai, je mourrai, s'il le faut, mais je ne le trahirai pas!... Au nom du ciel, ma mère, pourquoi ne voulez-vous pas nous unir?

— Elle me le demande!...... Parce qu'il ne t'aime pas assez, parce qu'il ne t'aime que comme un jeune homme ardent que le bonheur refroidira..... Oui, maintenant il te désire, parce qu'il n'a rien obtenu, parce que tu es parée à ses yeux d'un charme irrésistible de pureté et d'innocence, parce que tu n'es pas encore à lui; mais une fois unis, il oubliera tout, son amour et tes bienfaits.

— La reconnaissance ajoutera à sa tendresse.

— Reconnaissance de quoi?

Mme de Marcilly usa de toutes les ressources que son esprit pouvait fournir à sa jalousie : elle chercha dans sa mémoire les anecdotes qui devaient donner une idée défavorable du caractère de son amant, elle lui raconta des aventures scandaleuses dont son oreille pure entendait les détails pour la première fois, elle lui apprit tout ce qu'elle savait de lui.

Elle comprenait si bien la délicatesse de sa fille qu'elle crut ne pouvoir mieux le lui rendre odieux qu'en lui dévoilant des choses qui jadis avaient rendu pour elle sa conquête si désirable ; elle voulait le faire haïr par cela même qui le lui avait fait aimer.

Mais son éloquence glissait sans laisser de traces : Schildine connaissait son but, tous les moyens étaient suspects. Ce qui produit l'éloquence, ce n'est pas celui qui parle, c'est celui qui écoute. Il n'y a de raisons

puissantes que les raisons désintéressées : or, je vous demande si Schildine ne devait pas se défier de sa mère... Une réflexion même lui venait parfois : c'était le genre de relations qu'elle soupçonnait avoir existé entre Ernest et sa mère. Comme elle pensait qu'on ne voulait l'enlever à son Adolphe que pour la livrer à l'autre, sa répugnance et sa haine augmentaient de toute la force que Mme de Marcilly mettait à la détruire.

Il faut avoir vu une scène pareille pour se figurer cette femme rôdant autour de l'âme de sa fille comme un dogue autour d'un hérisson, cherchant à l'entamer par un côté faible, et trouvant toujours une défense ou une arme offensive. Enfin, lasse et brisée, elle tenta un dernier effort ; et vous qui devez la connaître, vous concevrez à quelle exaspération elle était montée, pour avoir pu se résoudre à prononcer ces paroles :

— Ma fille, puisque ni mes ordres, ni mes prières, ni mes larmes (elle pleurait, je ne sais de quoi, mais c'était une pluie formée de plusieurs orages qui déchiraient son sein), ni mes larmes n'ont rien pu obtenir de vous, il faut donc que je vous fasse un aveu après lequel il ne me reste qu'à mourir, s'il vous trouve inflexible.... Lorsque j'étais loin de vous, forcée de me priver de votre présence, par intérêt pour votre éducation et votre instruction, je me lançai, malgré moi, dans un monde frivole; je n'y trouvai que de l'ennui et de la fausseté : mon âme était vide, triste, sombre; j'avais besoin de quelqu'un qui l'occupât, qui peuplât ma solitude, qui me tînt lieu de vous s'il était possible ; il se présenta : je crus à ses vertus, à son dévoûment, à son amour ; il m'en parlait avec tant d'ardeur, il me témoignait tant de passion, il me prodiguait des preuves si nobles de tendresse, il abandonnait si

bien tout pour moi seule, que je ne pus me défendre de son charme. Je ne vous dirai pas les combats que j'eus à souffrir, les résistances que j'imposai à mon cœur, toutes ces luttes horribles qui fatiguent et brûlent la vie quand on aime.... Vous connaissez votre mère : vous savez combien il devait lui en coûter pour être faible et coupable.... Mais ma destinée l'emporta : un vertige opprimait ma raison, ma tête se perdait.... c'était un délire comme ceux des aliénés.... c'était un sommeil de fer traversé par des rêves de terreur.... Enfin, ma fille, je me réveillai.... mais il n'était plus temps.... cet être irrésistible était mon amant, et cet amant se nomme... Adolphe!

Peut-être un homme frappé de la foudre est tombé à vos pieds, peut-être un apoplectique est mort près de vous, peut-être avez-vous vu périr un de ces animaux sacrifiés aux expériences du plus terrible des poisons :

tout cela ne vous donnera qu'une idée imparfaite de ce qu'éprouva Schildine.

Un froid glacial la saisit au cœur, qui se comprima comme dans une main de fer ; une sensation magnétique parcourut son corps et ses membres agités... ses dents claquèrent avec violence, ses cheveux se dressèrent sur sa tête, sa langue se sécha dans son gosier, et le frisson de la mort s'étendit sur elle... Elle promenait sur sa mère des yeux hagards ; elle restait immobile, pâle, comme si la vie l'eût quittée : semblable à ces restes retrouvés à Herculanum, elle n'avait plus ni mouvement, ni souvenir, ni pensée !

Sa mère, qui avait baissé les yeux en lui nommant Adolphe, les releva pour la voir ainsi frappée... Elle avait tant souffert d'être obligée de descendre si bas, qu'il lui fallait une compensation : elle l'avait obtenue.

Schildine revint à elle... Sa première pen-

sée fut pour... c'est-à-dire contre Adolphe... Il avait été l'amant de sa mère!... Ce qu'elle abhorrait dans Ernest, c'était Adolphe qui s'en était rendu coupable...

Je laisserai à d'autres le soin de peindre tout ce qui se passa en elle : je n'ai pas l'âme assez pure pour suivre celle de Schildine dans les tourmens qu'elle sentit..... Si elle avait été incrédule, elle aurait cru à l'enfer.

— Eh bien! l'épouseras-tu maintenant? cria Mme de Marcilly avec un de ces accens qu'on n'entend qu'une fois en sa vie, l'épouseras-tu?

Schildine la regarda fixement, et se relevant de toute la hauteur de sa vertu pour répondre à l'aveu du vice :

— Oui, lui dit-elle; car s'il fut votre amant, il est mon époux!...

— Ton époux!

— Pendant que mon mariage avec Ernest se préparait dans l'église... le nôtre se con-

sommait devant Dieu!... Adolphe l'a voulu! je suis sa femme...

— Eh bien!... au nom de Dieu, au nom de ton père, je te maudis!

IV

IV

La malédiction d'une mère ne doit pas toujours effrayer un enfant : la foudre n'atteint pas quand elle part d'une main impure.

Mais la bonne et douce Schildine n'était

pas philosophe; elle n'avait vu que le fait... Elle était maudite.... cette dernière scène l'avait tuée... La honte qu'elle éprouvait pour Adolphe avait mis le comble à son désespoir. Ce n'était pas Ernest, c'était Adolphe qui s'était rendu coupable; et quand l'apprenait-elle? quand tout était consommé!

Le délire s'était emparé d'elle. La nuit elle se levait, regardait à sa fenêtre si Adolphe était là, et pourtant elle ne demandait pas à le voir: sa vue lui aurait fait horreur.

—Maudite!... se disait-elle, et pour qui?... Elle se désolait d'avoir manqué de confiance envers sa mère, puis elle s'absolvait elle-même en pensant qu'elle n'avait jamais eu droit à l'obtenir.

Sa conduite avec elle, à partir de ce jour, redoubla de froideur et de réserve; les communications les plus habituelles furent interrompues; Schildine se fit servir dans sa chambre, elle ne paraissait plus dans le

salon, et ses amies les plus intimes n'étaient admises qu'avec peine auprès d'elle.

Que de fois s'éveillait-elle après des songes où son cœur, plus fort que sa raison, s'était plu à excuser Adolphe ! Les songes ont cela de bizarre, qu'ils parlent souvent au malheureux de bonheur, et aux heureux d'infortunes : il semble que ce soit une moitié de la vie destinée à balancer les impressions de l'autre. Elle se reprochait l'oubli de sa colère, elle se rappelait toute l'indignation que méritait l'infâme, et sa pensée, plus puissante par l'absence, retrouvait l'énergie de la vertu.

Bien des fois, lorsque le soir, à sa fenêtre, elle s'était livrée aux vagues ondulations de sa douleur, une ombre avait paru glisser le long des murs ; une main semblait se lever vers elle comme pour l'implorer : croyant reconnaître ce fantôme, elle rentrait soudain dans sa chambre, se précipitait à genoux aux

pieds de son lit, et, le front caché dans ses mains, elle pleurait de ces larmes qui coulent long-temps, de ces larmes intarissables que le sommeil venait à peine sécher, dont l'aridité brûlait le matin ses paupières.

Un soir, pourtant, elle revit cette fantastique apparition, et elle ne rentra pas... elle resta long-temps à la regarder; ses yeux suivirent tous ses mouvemens. Elle le vit, vous savez que c'était Adolphe, elle le vit lui tendre les bras et agiter au-dessus de sa tête un papier en forme de lettre. Elle ne pouvait, à la faible clarté d'une lune pâle et obscurcie de nuages, distinguer quelles intentions reflétait son visage; pourtant elle le trouva triste et morne, de cette tristesse qui se fait plaindre et que l'on partage. La trace des chagrins avait sillonné ses joues, et ses yeux étaient sombres. Son courroux, sa haine ne purent tenir contre sa prière, contre l'éloquence de cette main qui lui

demandait grâce : elle prit un écheveau de soie, et jeta dans l'air le peloton, qui se dévida en tombant. Une lettre y fut attachée : elle remonta le long des murailles, ballotée par le vent, qui l'envoyait frapper contre les vitres des étages inférieurs, rasa les persiennes, et enfin entra avec une petite secousse de la main qui l'attirait en tremblant. Le fantôme disparut en portant à sa bouche trois doigts qui s'en détachèrent pour envoyer un baiser.

Schildine ouvrit la lettre, qu'elle lut avec terreur. Adolphe lui peignait en termes éloquens, mais vrais (vous savez qu'il souffre maintenant), l'horreur de sa position : seul dans le monde, car il a perdu celle qui peut le remplir, il préfère la mort à cet état horrible : vingt fois il a voulu mettre fin à ses jours ; la pensée de ne plus la voir l'a seule retenu... d'ailleurs, il croit lui appartenir, et il attend son aveu pour disposer de sa vie.

La pensée de la mort lui était venue comme elle vient à tous les jeunes gens trompés par leur maîtresse.

Il lui disait encore qu'il était uni à son sort par des nœuds éternels, qu'il ne pouvait exister qu'en elle et par elle, qu'il en attendait une preuve de loyauté, et que, comme ils avaient juré de vivre l'un pour l'autre, il demandait une réponse qu'il viendrait chercher le lendemain.

Le lendemain il reçut cette réponse, qu'on lui descendit au bout de la même soie qui avait enlevé la demande :

« Soyez sur le pont des Arts demain, en-
» tre onze heures et minuit... »

Certes, il avait pensé ce qu'il écrivait, mais il ne s'attendait pas à trouver tant de docilité... Mourir! ce sont de ces projets que l'on forme tant qu'on n'entrevoit pas leur exécution; mais, dès que l'on vous met

au défi, on raisonne, et le suicide qui réfléchit hésite...

Il se trouva au rendez-vous.

Schildine rêva toute la nuit et la moitié de la journée au moyen qu'elle emploierait pour sortir de la maison : sa mère la tira d'embarras. Pour lui rendre un de peu gaîté, elle la prévint qu'elle la mènerait le soir à un bal chez une de ses amies. Schildine accepta avec un empressement qui fit penser à Mme de Marcilly que les douleurs de sa fille n'étaient pas bien vives, et que l'on en pouvait tout obtenir avec de la volonté et du caractère.

Elle se réjouit d'avoir frappé avec elle les grands coups, et elle se félicita de la force de son intelligence : aussi, quand Schildine, qui ne perdait pas de vue sa visite au pont des Arts, lui demanda si sa résolution pour Adolphe était inébranlable, et si, dans le cas où la mort lui paraîtrait préférable au malheur d'être séparée de lui, elle ne consentirait

pas à son mariage, celle-ci, avec un ton de dédain ferme et résolu, lui répondit que sa dernière parole était immuable, et que rien au monde ne la ferait changer : elle était bien sûre, d'après ce qu'elle voyait, d'avoir affaire à une fille faible et timide, et cet amour pour Adolphe n'était pas sans doute assez fort pour la pousser à mourir, puisqu'il ne l'empêchait pas d'aller au bal.

Quelques personnes qui, selon les règles du bon ton, arrivaient tard furent très-étonnées, en entrant sous le portail de la maison où la soirée les réunissait, de voir se glisser, au travers des voitures qui encombraient le passage, une jeune personne parée, qui s'éloigna d'un pas rapide, et disparut au milieu des embarras de la rue.

— Me voici exacte au rendez-vous que vous m'avez demandé, Adolphe! celui-ci, du moins, est solennel! c'est le second, ce sera le dernier! il sera l'expiation, le dénoue-

ment de l'autre : ils sont tous les deux enchaînés par un destin fatal! Je suis encore parée, ne vous en étonnez pas : la dernière fois, j'ai quitté une fête; aujourd'hui, pour vous voir, je suis allée au bal : c'est le bruit et le faste même de cette soirée qui m'ont affermie dans le désir de mourir : puisque vous le souhaitez, je vous donne cette nouvelle preuve de dévouement et d'obéissance.

Adolphe était anéanti... il restait devant elle confondu, écrasé par cette supériorité d'âme et de force. Le calme de Schildine ajoutait encore à son étonnement : elle semblait être venue là comme pour une affaire commune de la vie, prête à la traiter de gré à gré, à l'amiable : à ce sang-froid il jugea que, s'il ne voulait passer pour un lâche ou un meurtrier, il fallait périr avec elle.

Une réflexion subite lui traversa la cervelle : il se souvint qu'étant jeune il avait appris

l'été un art qui peut devenir fort utile dans l'occasion du danger ; il n'était pas de première force, mais les principes ne s'oublient pas, et au besoin les leçons se retrouvent... Il se rassura et se résigna à ce qui pourrait en advenir.

Tandis que l'entretien marchait, plusieurs personnes, rares à cette heure, regardaient en passant sur le pont ces deux êtres si étrangement assortis : Adolphe en manteau, et Schildine en cheveux, en robe blanche, en souliers de satin, le sein découvert, ne s'apercevant pas que le vent faisait claquer ses dents et glaçait ses doigts, mal protégés par de jolis gants de Grenoble.

— Pourtant, continua-t-elle, ne présumez pas que ce soit un fol amour qui me conduise vers vous : ma mère m'a dit de ces choses qui froissent les âmes pures et qui tuent les passions par leur racine : mais depuis trois jours une lueur horrible m'a éclairée, mon

sang bondit et se précipite, mon cœur se soulève ; je sens pourtant que ce n'est pas le chagrin seul qui cause le bouleversement de mon être... Adolphe, nous avons été coupables, vous plus que moi peut-être! ce n'est pas l'instant de me plaindre, le temps est précieux, et nous ne devons l'employer qu'à une chose : ma mère ne veut pas nous unir, et... je... je suis mère!

Ces derniers mots furent pour Adolphe la déposition d'un témoin qui, gardé en réserve par le ministère public, arrive soudain avec une déclaration foudroyante qui attère le prévenu et jette sur les débats une clarté livide et meurtrière.

Il vit bien que Schildine n'avait que ce parti à prendre. Pendant qu'il réfléchissait s'il n'en existait pas un autre pour lui, elle le prit par la main, et l'entraînant avec elle sans remarquer son hésitation, elle monta

sur un banc, et de là appuya le pied sur la balustrade.

Adolphe, machinalement conduit, la suivit, monta comme elle sur le banc et posa son pied sur la rampe de fer.

— Allons, dit-elle, viens! que la mort nous unisse!

Un cri horrible s'éleva près d'eux; elle tourna la tête...

— Dieu! c'est lui! dit-elle.

Un bruit semblable à celui d'un plongeur qui entrouvrirait l'eau troubla le silence de la nuit.

Soudain un homme qui depuis un moment rôdait à quelque distance jeta son habit, qu'il déchira en l'arrachant, s'élança sur le banc, et, après avoir violemment serré la main d'Adolphe en lui disant : — Vous m'en rendez compte!... se précipita dans le fleuve et disparut.

Adolphe était resté dans la même position, incertain s'il assistait à une réalité ou s'il ne voyait qu'un songe.

V

V

C'est un mariage !

Si nous racontions un roman, ce mot seul suffirait pour indiquer la fin de notre récit, mais c'est une histoire : l'histoire de l'homme

étant sa vie, doit s'étendre plus loin que le roman qui la commence et finit avant elle. Si même nous osions risquer notre avis sur une matière si grave, nous penserions que l'homme ne débute réellement qu'au mariage, car alors il s'agit d'éternité : jusque-là, tout, jusqu'aux fautes même, était réparable ; mais là est posée la barrière de l'enfer, et c'est sur la minute du contrat que tout notaire devrait écrire l'admirable et douloureuse inscription du Dante.

Il n'y a qu'une chose que je respecte, c'est l'amour ; il n'y a guère qu'une chose que je raille, c'est le mariage.

Amour ! mystère divin de plaisirs et de peines, qui, comme une essence céleste, s'évapore au grand air ! mariage ! solennité sans charme qui expédie ses billets de part comme une maison de commerce envoie son adresse chez les députés des départemens ! amour, mariage ! comment vous ac-

corder! Quelle profanation des voluptés du cœur, des ivresses des sens !... Il faut qu'un public indifférent et lourd sache à point nommé l'emploi de toutes les heures de ce dernier jour d'un condamné; les oisifs peuvent épier la vertu par tous les périodes qui marquent ses hésitations, ses combats, ses douleurs! et c'est le résultat de la civilisation! Rien de plus respectable que le nœud conjugal, rien de plus recommandé que l'exécution de ses devoirs, rien de plus utile que la fidélité; mais la garantie de l'accomplissement de tous les devoirs, où sera-t-elle? Le stupide vulgaire a pu suivre des yeux les pas que la vierge a faits pour tomber dans les bras d'un époux; vous lui enlevez le voile mystérieux de la pudeur, vous lui apprenez à ne pas rougir : elle ne rougira plus de rien, pas même d'un amant.

Si jamais nous courbons sous ce joug d'esclave notre front prosterné devant l'éclat

du talent et de la vertu, faudra-t-il aussi confier à tous nos doux secrets et nos épisodes d'amour? Oh! non! si jamais tu m'es donnée, nous ne livrerons à la curiosité niaise des amis et des parens imbécilles que le matériel de notre union; mais ce qui n'appartient qu'au ciel, qu'à nous, personne, pas même la pensée, ne pourra en profaner le sanctuaire. Quand viendra le moment où la confiance d'une mère t'aura abandonnée à mes désirs, à genoux à tes côtés, près de ton lit, le front appuyé sur ton sein et les lèvres sur ta main, je méditerai sur notre avenir, sur ton bonheur devenu mon ouvrage et ma conquête, sur tout ce que te doit mon âme pour le don de la tienne, et, les yeux au ciel, nous lui demanderons de vivre et de mourir ensemble! Si quelque curiosité insolente vient planer au-dessus de nous, elle sera forcée de reculer, froide et grave, devant la religieuse célébration de notre hymen.

Vous voyez qu'un mariage se prépare : je regrette d'avoir à vous tracer une seconde fois le tableau de ses préparatifs. C'est dans une église de Paris que la cérémonie aura lieu : c'est assez vous dire que ce sera à peu près comme à la chapelle Saint-Mesmin, sauf la piété et la bonne foi.

Il y avait une énorme affluence de gens comme il faut, amis, connaissances ou parens des époux : en général, les assistans paraissaient saisis d'un étonnement profond; c'était un échange de doutes et d'affirmations :

— Je ne crois pas qu'il viendra.

— Il viendra, j'en suis sûr : il me l'a juré.

— Il m'a juré bien souvent sans tenir ses promesses, disait l'une.

— Il paraît qu'il se fie à celle-là, murmurait tout bas une des plus jolies.

La société attendait avec impatience, devant la chapelle de la Vierge, l'arrivée des nouveaux époux.

— Ah ! voilà la mère !

En effet, c'était elle.

Jamais son front n'avait paru plus joyeux ; elle saluait avec une affectation de plaisir et de gaîté les amies de sa fille ou les siennes. Cette joie même paraissait si naturelle, si vive, que les spectateurs, instruits de sa conduite privée, ne savaient quoi le plus admirer de sa philosophie ou de son insouciance.

Elle avait, dit-on, donné de grands soins à ce mariage ; elle s'en était félicitée comme du plus heureux événement de sa vie ; il réalisait une de ses espérances les plus ardentes.... Elle connaissait si bien le caractère de son gendre qu'elle avait cru n'avoir rien de mieux à faire que de lui donner sa fille. Ce mariage, auquel elle s'était si long-temps opposée, lui avait tout à coup paru cadrer si bien avec ses calculs que sa répugnance avait changé en approbation ; enfin, elle en avait signé l'acte avec enthousiasme.

Tout cela suffisait pour asseoir l'opinion, mais ne fixait pas l'incertitude.

Un murmure s'éleva : — C'est lui!.... c'est elle!...

Les portes s'ouvrirent, et l'on vit entrer Adolphe et Schildine.

Vous concluez de leur présence que la scène du pont des Arts ne se termina pas comme on aurait pu l'attendre, et, quelque Français que vous soyez, vous aurez assez de logique pour tirer cette conséquence; ensuite vous supposerez aisément que ce jeune homme qui se précipita dans la Seine après elle est le même qui depuis longtemps la suit en silence, que sa réserve n'avait pu tenir contre son danger, et qu'il n'avait pas eu le temps de réfléchir que lui sauver la vie, c'était presque la compromettre.

Mais dans ces momens-là on ne raisonne pas, on agit sans en demander la permission. D'ailleurs, elle voulait mourir (il avait en-

tendu quelques mots de leur conversation), et sa soumission n'allait pas jusqu'au point de le souffrir.

Adolphe, honteux d'un exemple aussi noble de dévoûment pour celle qu'il immolait ainsi, avait voulu l'imiter, au risque de sa vie. Sa vanité n'aurait pas accordé une pareille supériorité à son rival; mais plusieurs personnes accourues près de lui l'avaient retenu, croyant que le désespoir l'emportait à la mort. Il se débattait dans leurs bras, lorsqu'à la clarté sombre des flambeaux que cette scène avait fait sortir des bateaux voisins, il vit Ernest qui d'un bras soutenait Schildine en nageant de l'autre, et se dirigeait avec peine vers le rivage. Une barque, toujours préparée par l'admirable vigilance des mariniers, le reçut au milieu du fleuve à l'instant où le courant l'entraînait avec son précieux fardeau.

Adolphe, suivi d'une foule immense, se

précipita vers la rive. Il voulait adresser des remercîmens au sauveur de Schildine, mais celui-ci avait disparu aussitôt que la barque avait touché la terre.

Adolphe la prit entre ses bras et la porta dans un lit que la charité tient toujours prêt pour l'infortune. Des soins prompts et efficaces la rappelèrent à la chaleur, qui, n'ayant pas eu le temps de la quitter, ne s'était qu'arrêtée dans ses veines... Quand elle rouvrit les yeux, son premier regard fut pour Adolphe, qui, prosterné près de son lit, couvrait de baisers sa main glacée, lente à se réchauffer sous ses lèvres.

Elle voulut parler : on lui imposa silence. Elle le remercia, avec un sourire ineffable, de lui avoir rendu le jour, et elle jura, puisque Dieu et son amant ne voulaient pas lui permettre de mourir, de consacrer sa vie à celui qui, après Dieu, l'avait conservée : car, qui aurait pu la sauver, sinon l'homme qui

avait dû se jeter dans les flots après elle, et qu'elle retrouvait devant elle après en être sortie?...

Adolphe était honteux et ravi : il voyait son erreur et il n'osait la détromper... il craignait de se déshonorer et de l'affliger elle-même : il se tut.

Quelques momens se passèrent après lesquels Schildine se trouva hors de danger.

Elle songe alors à sa mère. Je suis forcé de l'avouer, elle ne s'était pas aperçue de son absence. Pendant qu'on se préparait à la prévenir, elle arriva effrayée, escortée de quelques danseurs en claque et en souliers fins. Un invité arrivé tard au bal avait raconté la catastrophe : il fallut ce récit pour éveiller son attention ; avant, elle n'avait pas remarqué la disparution de sa fille : ses démarches lui devenaient indifférentes, Adolphe n'était pas de la soirée.

Elle fut étonnée de l'événement, mais son

sang-froid ne l'abandonna pas. — Monsieur de Sassenaye, lui dit-elle en présence de témoins solennellement sérieux, je ne résiste plus, je vous donne ma fille!

Tout le monde félicita Adolphe d'un si grand bonheur après un malheur si grand. Schildine remercia sa mère, adressa un regard céleste à son sauveur, et lui fit remarquer tout bas, en réclamant son pardon avec grâce, qu'elle avait perdu dans la Seine une bague bien précieuse pour elle, puisqu'elle renfermait une tresse de cheveux qu'il lui avait donnée comme un gage d'amour. Elle avait promis de ne la quitter qu'à la mort; elle avait tenu parole : c'était pendant cette mort d'un moment qu'elle s'était sans doute échappée de son doigt. Il lui pardonna sincèrement, et, après avoir accompagné la voiture qui reconduisit Schildine encore faible chez sa mère, il rentra chez lui pénétré de remords, songeant qu'il avait failli causer la

mort d'une femme aussi bonne, aussi dévouée, et résolu, plus que jamais, à former un mariage qui lui assurait la possession d'un pareil trésor.

VI

VI

Il était à peine jour quand Ernest vint demander à lui parler.

Pendant qu'il balançait s'il le recevrait, Ernest entra. Son désir, en venant, était

presque d'exprimer des regrets sur son défi de la veille. Il avait réfléchi la nuit; il ne voyait plus quel compte il pouvait demander à son rival; il n'avait pas la sottise de vouloir tuer un homme qu'on lui préférait: c'était un très-mauvais moyen pour plaire; son âme n'était pas faite pour de pareilles vengeances.

Brave, quoique timide, il voulait une explication; il était près de donner sa vie au premier venu, toute espérance en Schildine était perdue pour lui, mais il ne voulait pas commettre un crime, et c'en eût été un que de chercher à punir Adolphe.

— Monsieur, lui dit-il en s'asseyant avec calme, je viens m'entendre avec vous sur l'événement d'hier soir. J'ai mis quelque légèreté à vous parler : vous le concevrez aisément. Quand on voit une femme... que... une femme... se dévouer à la mort, lorsqu'on peut avec quelque raison soupçonner l'homme qui l'a conduite à cet

acte horrible, la tête se perd, et la bouche traduit vivement le cœur. Depuis j'ai bien réfléchi; je tiens à votre estime : vous ne doutez pas de mon courage; vous savez que la mort vaudrait mieux pour moi qu'une offense : mais un homme de cœur, quand il a tort, trouve autant de noblesse à expier sa faute par un aveu que par un homicide. Je viens donc vous demander un pardon que je n'accepterai qu'à une condition : c'est que vous regarderez ma démarche comme l'acte spontané d'un honnête homme.

Adolphe sourit en lui-même de cette précaution oratoire. Plus d'une preuve lui avait attesté la valeur d'Ernest, son dévoûment de la veille prouvait une bravoure dont peu de duellistes seraient capables; mais il est si doux de se poser noblement en toute occasion, qu'il se donna à lui-même la petite satisfaction d'en douter : c'était un moment de triomphe intérieur qui ne man-

que pas de charme. Pourtant il sut cacher cette joie de fanfaron, et répondit à Ernest qu'il n'avait pas le moindre soupçon, que sa démarche était honorable pour tous les deux.

Il lui tendit la main.

Ernest poursuivit, sans la serrer :

— Maintenant, j'aurai à vous demander une grâce....

— Une grâce !...

— Oui, c'est le mot : vous n'aurez pas la barbarie de me la refuser. J'aime Schildine... vous le saviez... donc, vous sentez qu'il me faut, pour cesser de la voir, une raison qui tue en moi toute espérance... Aussi loyalement que je vous parle, répondez-moi : êtes-vous sûr d'être aimé ?

Adolphe rougit de colère : lui qui avait passé toute sa vie à étudier les moyens de plaire, lui ravir la gloire qu'il avait le plus ambitionnée, douter de sa puissance!...

Il voulait répondre avec indignation ; il répondit avec suffisance :

—Mais, autant que je puis m'y connaître, j'ai tout lieu de croire....

— Je le pense.... mais.... des preuves !....

— Oh ! oh ! j'en ai tant !...

— Une seule !...

— Vous êtes donc aveugle ?

— Non ; mais les jeunes filles peuvent ne pas voir clair dans leur cœur : j'ai l'honneur de vous demander une preuve...

L'humeur d'Adolphe fut au comble : cette question approchait de l'outrage...

— Vous en voulez ? je pourrais craindre de paraître indiscret, mais vous l'exigez.... Eh bien ! Schildine est à moi, elle est ma propriété ; je vais vous montrer mes titres. Voulez-vous respirer le parfum de cette fleur que son haleine avait embaumée?...

— Des fleurs ne se donnent pas toujours ; elles peuvent se prendre.

Adolphe sentit un mouvement de dépit.

Il lui demanda si un homme comme lui se contentait d'une fleur, s'il pensait qu'il eût consenti à se voir long-temps esclave sans recueillir les fruits de l'esclavage; qu'il n'avait qu'à insister, qu'il lui peindrait quel charme ont ses baisers... qu'il lui montrerait une boucle de ses cheveux (et il la lui montrait), qu'il lui donnerait de ses lettres (et il les tirait de son secrétaire, les éparpillait devant lui et l'engageait à les parcourir), qu'il lui en raconterait davantage, enfin, et qu'il pourrait tout dire sans la calomnier.....

Adolphe allait plus loin qu'il n'aurait voulu : mais s'il est une douce vengeance, c'est d'accabler sous nos pieds le reptile qui riposte par des sifflemens à nos paroles d'orgueil. Adolphe goûtait alors deux voluptés infernales : il s'élevait en rabaissant Ernest, il se grandissait en rapetissant son rival.

Il le regardait avec un sourire victorieux; mais il semblait que toutes ces preuves accumulées glissassent sur Ernest sans ébranler ses doutes : plus Adolphe s'efforçait de gagner sa cause, plus il trouvait d'obstacles à convaincre. Enfin Ernest laissa percer une si grande apparence d'incrédulité que, ne pouvant plus contenir sa vanité, Adolphe se pencha vers lui et lui prononça à l'oreille deux mots.

Il fallait que ces deux mots eussent une puissance magique : car, à peine Ernest les eût-il entendus, qu'une pâleur horrible couvrit sa figure; il tressaillit, recula de deux pas, et lança sur la joue gauche d'Adolphe le plus rude soufflet qu'ait pu recevoir un visage humain.

Adolphe, étourdi d'abord, secoua la tête, repris ses sens et se disposa à répliquer de la même manière.

Mais Ernest, prenant gravement la parole, l'arrêta par son sang-froid.

— Monsieur Adolphe, lui dit-il, je suis fâché de cet oubli du respect que l'on doit à tout le monde : ce que vous m'avez dit m'a fait perdre la raison ; je vous offre toutes les satisfactions que vous voudrez.

— J'y compte.... monsieur... Votre jour?

— Demain, à huit heures.

— Vos armes?

— L'épée.

— C'est juste... le pistolet n'est qu'un double assassinat.

Ernest sortit en saluant son adversaire, assez mécontent, mais disposé à la rencontre du lendemain.

VII

VII

Ce qui caractérisait particulièrement Adolphe, c'était la raison, le bon sens, facultés mathématiques qui enlèvent l'enthousiasme, dédommagement des imbécilles, mais qui

sont un guide certain dans la conduite de la vie.

Le crime étant un mauvais calcul, comme l'assure un moraliste, Adolphe, moins que tout autre, était susceptible d'un crime : nul ne comprenait mieux la ligne qui sépare l'homme du monde du forçat. Connaissant son imagination, sachant avec quelle facilité elle se créait des fantômes, il n'aurait jamais osé lui livrer un souvenir tel que celui d'un meurtre ; il aurait craint ce qu'on nomme le remords. Son repos intérieur lui était si précieux que jamais l'intérêt le plus puissant n'aurait pu le lancer dans un acte qui aurait compromis le calme de sa pensée : par la même raison, il était peu capable de dévoûment ; car le dévoûment est envers nous ce qu'est le crime envers les autres.

Excepté dans une circonstance pareille à celle-ci, il n'aurait jamais proposé un duel ; car, outre qu'il savait qu'il ne prouve rien, il avait

des hommes une idée qui lui faisait attacher peu d'importance à leur pensée et à leurs jugemens. Il n'accordait à personne le droit de mépriser, et il ne connaissait personne dont il désirât réellement l'estime. Au fait, si l'on veut peser ce grand mot, on le trouve bien vide et bien léger : c'est une fiction comme l'opinion publique, qu'on appelle *la reine du monde*, qui a des esclaves, et un trône nulle part. Il n'y a pas à Paris de fripon reconnu tel par tout le monde, excepté par les tribunaux, qui ne trouve un gendre ou un beau-père, s'il vous offre une dot ou un brillant commerce. Souvent, me direz-vous, l'homme considéré rencontre un parti honorable, et avec lui la fortune qu'il n'a pas : mais cette probité n'est qu'un certificat d'hypothèque; elle attire notre attention comme une enseigne séduisante : mais la vertu désintéressée, où est-elle? cette haute et digne appréciation d'une âme distinguée, dégagée

du calcul de tout ce qu'une renommée peut rapporter, où la trouverez-vous? Soyons juste: la volonté publique est une ironie. Tel qui vous parle de vous refuser ou de vous accorder son estime sait fort bien qu'elle ne vaut pas la peine d'être ni accordée ni refusée.

Ainsi pensait Adolphe. Beaucoup de gens se figuraient n'avoir pas pour lui toute la considération possible; enfin, pour trancher le mot, le méprisaient: mais les maladroits n'avaient pas l'initiative. Adolphe, qui, de bonne heure, avait analysé les hommes, avait commencé par mépriser tout le monde.

Ainsi, plusieurs fois, il s'était mêlé dans des discussions où des mots piquans avaient été échangés; plusieurs spectateurs avaient paru étonnés qu'il ne demandât pas raison ou qu'il ne comprît pas qu'on la lui demandait: mais il savait que les paroles ne restent pas, que la langue peut effacer les outra-

ges de la langue. Il avait formulé sa profession de foi : il ne devait jamais se battre que pour un soufflet.

Un soufflet ! voilà ce que rien ne répare ! un soufflet laisse toujours une trace : c'est une blessure qui creuse une cicatrice, c'est une marque de servitude, c'est le fer chaud du carcan ! Vous aurez eu raison dans la querelle : la voix publique pourra traiter d'attentat infâme l'affront que vous avez subi ! Celui qui vous a frappé aura tous les torts, la société publiera qu'il s'est déshonoré par un excès auquel l'injure la plus incontestable peut seule excuser un homme de s'être porté : en bonne justice vous ne devriez pas risquer les chances d'un jugement; le coupable est condamné : mais un soufflet ! c'est une goutte d'huile jetée sur la réputation la plus pure : elle s'étend et s'élargit ; bientôt l'honneur est envahi tout entier : il faut du sang ! lui seul peut laver la tache. Ce n'est

pas seulement le soufflet qu'on a reçu qui vous le demande, ce sont tous ceux que vous recevriez. Il n'y a pas de fanfaron qui ne choisisse votre figure pour un champ clos où il viendra chercher un certificat de bravoure. Peu de gens ont l'âme assez élevée pour respecter un poltron : il trouve toujours un plus lâche, celui qui l'insulte. Enfin, sa théorie sur les duels se réduisait à ces mots :

Je me battrais pour un soufflet.

C'est affreux! j'en conviens : mais combien d'événemens horribles dans la vie! combien d'injustices affreuses! c'est une roue qui vous écrase la tête, c'est un jury stupide qui vous condamne à mort! Vous êtes dans une société ridicule et sotte, c'est vrai, mais il faut en subir toutes les chances: c'est un impôt, c'est une vexation, c'est une calamité comme la peste, l'adultère et la garde nationale.

C'était donc une corvée pour Adolphe,

mais pour Ernest c'était un sombre et douloureux plaisir; pour lui tout était fini sur la terre, le voile était déchiré. Il ne doutait pas qu'Adolphe n'eût accusé vrai; il sentait à sa douleur qu'il n'avait pas menti, et qu'en effet Schildine était flétrie.

Flétrie!... cette peinture le torturait dans tous les sens. Si vous avez aimé, vous comprendrez son désespoir. Voir tomber du ciel un être qu'on avait adoré de ce culte réservé pour Dieu, être forcé de mépriser celle dont l'honneur composait toute notre gloire, c'est pis que de se déshonorer soi-même... du moins on se cache le front dans la boue où les pieds ont déjà plongé, on ferme les yeux. On s'accoutume à la honte comme à toutes les peines, mais on ne s'accoutume pas à l'opprobre où tombe une amante : c'est une plaie toujours saignante qui s'envenime de tous les soins qu'on prend pour la guérir.

La mort était l'asile qui devait l'arracher à son supplice : il se serait reproché le suicide, triste et dernière ressource de la faiblesse courageuse ; mais pouvoir mourir ou se venger, perdre la vie ou l'arracher à l'homme qui avait souillé la sienne, c'est une occasion qui se présente si rarement qu'il ne fallait pas la laisser échapper.

Aussi se prépara-t-il religieusement au jugement de Dieu. Ne voulant pas manquer son ennemi, il étudia toute la matinée l'escrime, dont il avait reçu autrefois d'excellentes leçons, et le soir, en s'endormant, car il s'endormit étonné d'être si paisible, il pressa sur sa bouche une bague que depuis deux jours seulement il portait à son doigt.

N'oublions pas ici de consigner un fait assez peu important en lui-même, mais que notre exactitude d'historien nous ordonne

de ne point omettre : toute sa soirée fut consacrée à écrire quelques pages qu'il envoya à Mme de Marcilly, avec prière de les remettre à Schildine, dans le cas où le lendemain elle apprendrait un événement qu'il ne voulait pas lui annoncer d'avance.

Le combat fut acharné : Ernest était venu avec des idées de vengeance. Les premiers coups furent portés et reçus de part et d'autre avec une égale animosité : un moment la victoire parut se décider contre Adolphe, il chancela. Ernest, emporté par les règles de l'escrime, se fendit pour percer son adversaire... mais une pensée prompte comme l'éclair le saisit : il se figura le désespoir de Schildine s'il tuait... il s'arrêta, le bras levé... Adolphe, qui s'était remis, saisit l'instant, et glissant par-dessous l'arme et le bras d'Ernest, lui enfonça son épée dans le sein jusqu'à la garde.

Ernest poussa un cri et tomba baigné dans son sang.

— Il est mort!... dit un jeune médecin témoin du blessé.

VIII

VIII

Voilà comment il arrivait qu'Adolphe se mariait.

Las de tous les ennuis qu'il avait soufferts et qu'il croyait voir cesser dans un port

tranquille, certain d'aimer Schildine et d'en être aimé, trouvant dans cette union la partie morale, c'est-à-dire une fortune assez avantageuse, entraîné par toutes les félicitations qui lui affluèrent dès que le bruit s'en fût répandu, se croyant enfin fort heureux, puisque tout le monde lui faisait compliment de l'être, il poursuivit son bonheur et rentra complètement dans les bonnes grâces de Mme de Marcilly. Ses relations avec elle avaient eu si peu d'importance pour lui qu'il avait fini par les oublier et par ne plus voir en elle que la mère de Schildine.

Nous ne savons pas précisément ce que Mme de Marcilly avait oublié : elle agissait comme toutes les dames ; elle mariait sa fille...

Quand le contrat fut signé, Adolphe se recueillit un moment en lui-même et se dit : — C'est pour la vie!... La félicité n'est pas dans le changement, pensait-il : c'est pour

cela que j'ai tant souffert ; une fois fixé, le bonheur se fixera aussi près de nous.

Arrivé aux marches de l'église, la solennité de la cérémonie lui inspira quelque terreur : il crut que c'était l'effet des pompes religieuses... à chaque marche, pourtant, je ne sais quelle voix secrète lui disait : — Ne monte pas l'autre : tu n'es qu'au milieu, retourne-toi et descends!...

Mais une autre voix le ramenait...

Puis Mme de Marcilly était là, lui souriant. Une fois il s'arrêta et chancela ; une main saisit son bras, et il monta le perron.

Quand les portes s'ouvrirent, à la vue de l'appareil qu'il allait donner en spectacle à la multitude, il se retourna brusquement pour s'enfuir : mais derrière lui se pressaient les parens, les amis, les curieux; plus loin, le peuple encombrait la rue : il ne put se résoudre à l'effort nécessaire pour traverser la foule, au milieu des éton-

nemens et des exclamations qui naîtraient sur son passage : il sentit de quel ridicule il allait se couvrir. Pour le coup, la moquerie et les sarcasmes pleuvraient en toute liberté. Il y a quelque chose de plus sot qu'une sottise, c'est de reculer devant elle.

Il pénétra dans l'église au milieu des murmures d'admiration excités par la beauté de Schildine. Quand la porte se referma, il sentit un serrement de cœur étrange. Sans les figures riantes qui l'entouraient et sans la présence d'un ange, il eût pensé que les portes de l'enfer se refermaient sur son éternité.

Il se demandait si c'était bien lui, si quelque songe n'avait pas changé son caractère ou son jugement. Lui qui avait ri de tout, et plus que de tout du mariage, venait donner preuve de croyance aux choses matrimoniales, renier aux autels son incrédulité, et proclamer à la face de la France et du monde son apostasie. Il en était presque aussi humi-

lié qu'un juif qui consent à se faire baptiser pour avoir une place de concierge au faubourg Saint-Germain. Comme il avait l'air presque triste au milieu du bruit, qu'on appelle la joie générale, les uns, se rappelant un vers d'*Hernani*, disaient que le bonheur étant une chose grave, le nouveau marié devait avoir une teinte de gravité; d'autres, instruits par la renommée de toutes ses peines pour épouser Schildine, assuraient qu'un bien ardemment désiré perdant son attrait au moment où l'on va l'obtenir, alors on éprouve un sentiment indéfinissable de malaise qui ressemble au chagrin; l'espérance seule prêtant un charme aux objets, ce charme s'efface quand l'espérance n'a plus rien à promettre; le désir accompli devient presque un regret. Quelques autres, plus rusés, ou contens de lancer une épigramme, fruit de longues observations, murmuraient tout haut à qui voulait l'entendre : — Pau-

vre homme ! comme sa femme est jolie !

Ingénieuse et profonde pensée ! Croyez-vous, par hasard, que la laideur d'une femme soit un gage de fidélité ? On lui demandera moins, direz-vous, elle aura moins de tentations !... Erreur : une jolie femme trouve dans les éloges une dette si naturelle à sa beauté qu'elle a peu de reconnaissance pour ceux qui lui en accordent; elle ne se croit pas obligée à payer de retour : mais une laide ! la moindre apparence d'hommages la transportera de joie, elle ira au-devant des aveux, elle tâchera d'y faire penser ceux qui n'y songeaient pas ; habituellement dédaignée, elle en concevra pour tous les hommes une haine qui se changera en amour plus violent pour celui qui l'aura distinguée : d'ailleurs, le charme de l'adultère colorera son front, et le crime compensera la difformité... Vous aurez comme époux deux ridicules : celui d'avoir épousé un monstre, et le second, celui que vous

savez.... N'ayez donc recours, pour vous sauver, qu'à vous-même. Un bouclier ne défendra pas un maladroit ou un lâche : la meilleure défense est la force. Le mari peut lui seul se protéger, mais il faut qu'il soit secondé par sa femme.

Schildine, de son côté, toute entière au ravissement d'être à celui qu'elle chérissait avec tant d'ardeur, rappelait en son cœur quels événemens avaient sillonné sa vie depuis le premier jour où Adolphe l'avait vue jusqu'à celui qui se levait pour elle brillant et embaumé... Comme on suit un songe, même après le réveil, elle feuilletait dans sa pensée le roman de ses amours; elle s'entendait répondre par des aveux aux discours enflammés de son amant; elle le revoyait à ses genoux, beau de douleur et de larmes, et elle baissait les yeux pour lui sourire : alors, comme une branche retient dans sa chute l'imprudent qui tombe d'un

arbre, le bouquet d'oranger blanc, pur emblême d'une pureté qui n'était plus, arrêtait ses yeux brusquement au passage : elle rougissait devant lui comme devant un juge instruit qu'elle allait proférer un mensonge. Bientôt le calme revenait dans cette âme, hôte chaste d'un corps profané par le crime d'un autre. Songeant qu'elle allait aux autels, non s'accuser d'avoir trop aimé, mais jurer d'aimer encore, d'aimer toujours, seule devant Dieu, qui l'écoutait, elle répétait le serment sacré avec autant de vérité et de croyance qu'elle le jurerait aux genoux d'un prêtre. Personne au monde ne pouvait l'accuser : tout l'univers même, dût-il la flétrir, elle avait près d'elle celui qui seul était son univers, qui seul avait des droits à la juger et à l'absoudre.

Elle prononça le *oui* fatal avec une onction profonde ; Adolphe jura comme elle : mais pendant que le prêtre, sachant qu'il

avait affaire à des gens comme il faut, et surtout à un homme d'esprit, s'efforçait de mettre dans son exhortation paternelle les plus belles phrases de son éloquence pastorale, Adolphe souriait de voir l'orateur lui tracer la conduite à suivre et lui donner sur le mariage des notions banales en présence de la pensée qui l'avait si profondément creusé.

A la chapelle voisine se célébrait une union d'ouvriers : le contentement brillait sur tous les visages ; l'époux surtout donnait l'exemple de la joie : aussi c'était un choix d'amour !... La jeune personne, courtisée en vain pendant six mois, ayant repoussé toutes ses séductions, l'amant, que le quartier nommait *Philibert le mauvais sujet*, épousait la grisette pour sa vertu.

Le repas fut délicieux : comme Adolphe était littérateur, il y eut des poëtes invités à la noce. Dans la haute société on ne chante pas : mais

ici ce devaient être des romances composées exprès : cette violation de l'usage était légitimée par l'à-propos. Les amis d'Adolphe braillèrent les couplets les plus patriotiques, chaque poëte prouva à la société qu'elle avait juré une haine profonde au despotisme. Il y avait un anathême contre les rois, un autre contre les prêtres, un autre contre la restauration ; chacun se posait noblement en Spartacus pour écraser les tyrans, en leur mettant le couplet sur la gorge. Au dessert, la France est extrêmement constitutionnelle. Un seul convive, le fils d'un député de la gauche, eut l'originalité de chanter une demi-douzaine de couplets de noce; le refrain était: *Tout comme a fait sa mère!*... Il présageait que Schildine ressemblerait à Mme de Marcilly (celle-ci songeait à son mari); puis il se hasarda à peindre la pudeur de la jeune vierge (Adolphe et Schildine rougirent), son étonnement, ses combats, ses larmes; il annonça

le bambin qui devait venir dans neuf mois (Adolphe et Schildine rougirent); puis, enfin, il promit aux époux le bonheur, et souhaita de pouvoir, dans cinquante ans, célébrer l'anniversaire d'un si beau jour. Il eut un immense succès, auquel il était accoutumé : cette chanson lui servait à toutes les noces.

Pendant l'ivresse du repas, nous n'avons pas eu le temps d'écouter ce qui s'est passé dans l'âme du mari : seulement nous l'avons vu rêveur et grave, repoussant avec froideur les railleries ingénieuses des amis et parens sur les divers épisodes d'un mariage ; nous avons remarqué la stupéfaction des mauvais plaisans qui venait se briser ridiculement à sa taciturnité. On traitait d'étrange cette réserve qu'il imposait pour lui, qui ne se l'était jamais imposée pour les autres ; on critiquait le respect qu'il exigeait pour sa femme, lui qui n'en avait respectée aucune.

Mais quand le bal avança dans la nuit, quand la pendule marqua cette heure qui permet aux amans de disparaître, Adolphe se trouva inquiet et sombre; il sembla ne quitter le salon qu'avec regret : il fallut un mot de Mme de Marcilly ; sans elle, il y fut resté jusqu'à l'aurore.

Nuit de bonheur et d'amour! récompense de tant de jours d'espoir et de dévoûment! c'est pour toi qu'on parcourt la terre, qu'on affronte les chances du commerce, qu'on se lance dans les périls de la navigation! c'est pour toi qu'on impose le silence à sa paresse, qu'on se lève avec le soleil, qu'on brûle son cerveau le soir aux méditations profondes! pour toi on devient un grand homme! Aussi, quel prix délicieux tu réserves à qui t'obtient! possession d'une vierge ingénue qui tremble à votre approche, qui frémit à votre vue, tressaille au premier baiser, tout à la fois curieuse de s'instruire et tremblante d'ap-

prendre! conquête douloureuse et pénible! étonnement si doux de l'ignorance qui, après avoir beaucoup deviné, trouve tant de choses encore à savoir! voile mystérieux que doit lever la main audacieuse de l'amant! larmes délicieuses, rosée céleste qui se répand sur une vie toute entière, et féconde l'âme où germent amour et confiance! virginité! qu'est-ce que le mariage sans toi!

Voilà ce que trouve le dernier des hommes, voilà ce qui manquait à Adolphe! Quel attrait de nouveauté a pour lui Schildine? tant qu'on la lui refusait, il ne pouvait vivre sans elle; il la possède, et le prestige s'est décoloré! Celle qu'il va chercher, ce n'est pas son amante, ce n'est pas même son épouse! c'est l'épouse d'un autre! c'est une veuve!... il remplace un amant... cet amant, c'est lui! c'est à lui-même qu'il succède; il lui semble qu'il succède à un autre... Il y a des instans

où il éprouve une sorte de répugnance : on a presque autant d'éloignement pour celle qu'on a profanée que pour celle qu'auraient profanée les autres...

Injustes que nous sommes! aux femmes qui refusent, nous reprochons de manquer d'amour! aux femmes qui ne refusent pas, nous reprochons de manquer de vertu!...

Adolphe se crut ce soir-là à sa seconde année de mariage.

Schildine ne crut pas avoir besoin de pudeur : quels combats livrer au père de l'enfant que l'on porte dans son sein? Elle fut une épouse tendre, aimante, voluptueuse; Adolphe ne fut qu'un mari.

Pauvre Adolphe! dans toute sa vie poétique et intellectuelle, il n'aura même pas à compter ce souvenir ravissant qu'un négociant rattache à son contrat de mariage comme un de ses titres de propriété!

Son union est un monument qui pèche par

la base... il sent que tout est vide et dépeuplé pour lui... enfin, peu s'en faut qu'il ne regrette de s'être marié.

Mme de Marcilly vint le matin le féliciter de son bonheur; elle lui fit comprendre quel trésor elle lui avait donné : car, disait-elle, si vous n'aviez pas épousé une jeune personne vertueuse et digne de votre estime, vous auriez bientôt cessé de l'aimer...

IX

IX

Nous laisserons s'affaiblir un moment l'impression de ces fêtes et de ces bals qui empoisonnent le mariage; nous ne nous occuperons même pas des ravissemens de la

lune de miel : nous nous transporterons dans un appartement de la rue de Provence.

Un homme est appuyé, la tête sur la cheminée ; il tient d'une main un livre qu'il parcourait il y a un quart d'heure ; il bâille quelquefois, mais il comprime, en serrant les lèvres, le fluide soporifique : une jolie femme, qui brode vis-à-vis de lui, essaie de ne pas s'en apercevoir ; enfin, un *ah!* bien prononcé lui échappe, il relève son livre et recommence à lire.

— Il paraît que tout vous ennuie, dit la jeune dame, même la lecture ?

Pas de réponse.

— Mon entretien ne vous distrait pas ; vous ne reconnaissez plus ma voix?

— Si, si, pardon ; mais je ne sais quelle tristesse me domine... je ne me conçois plus! moi qui jadis...

— Notre intérieur vous semble un peu

monotone; c'est votre faute, vous ne cherchez pas de plaisirs.

— Je ne les aime plus.

— Nous recevons tous les jours des invitations de bal : pourquoi ne pas accepter?

— Le bal, où la séduction se glisse dans le cœur avec l'accord des instrumens! le bal, où le premier venu peut serrer votre main, presser votre taille et causer bas avec vous, car parler haut gênerait le voisin! le bal, où les regards se questionnent et se répondent, où l'on peut courir au galop d'une salle dans l'autre, disparaître, s'appuyer sur l'épaule d'un danseur, respirer son haleine!... Ah! ne me parlez pas de bal!

— Pourquoi ne reviendrai-je pas de ces réunions plus tendre, plus aimante, près de vous?

— Vous en rapporterez le souvenir de ceux que vous aurez vus.

— Mais je n'y vois que vous!... le tumulte,

le bruit, la dissipation ne chassent pas votre image.

— Je connais le cœur des femmes : elles sont oublieuses.

— Je n'ai rien oublié pourtant; vous seul manquez de mémoire.

— Plût au ciel!.... Que de tourmens je m'épargnerais!

Cette dernière phrase ne fut que pensée; elle ne fut pas exprimée.

— Mais, poursuivit-elle, les spectacles n'ont pas les mêmes dangers.

— Irai-je vous étaler aux yeux de tout un public, lui annoncer que vous êtes belle, afin que tout Paris voie votre figure riante, et que...

— Et que tout Paris envie votre bonheur, que tout Paris se dise : Elle est à lui!... Tant mieux si l'on me trouve jolie; je ne le suis que pour vous.

— Vous aurez toujours une réponse.

— J'en aurai toujours de justes.

Un moment de silence succéda : il n'avait pas de réplique.

— Mais, lui dit-elle, si vous avez quelque ennui, dissipez-le ; amenez vos amis, donnons des soirées...

— Pour apporter ici le danger que je ne veux pas que vous alliez chercher ailleurs.

— Eh bien! prenez des distractions, voyez vos amis chez eux, sortez.

— Pour vous laisser seule...

— Vous n'êtes jamais absent.

— Vous vous en plaignez?

— Vous ne savez plus rien comprendre, ou, si vous comprenez, vous avez d'amères paroles. Ce que je vous en dis, mon ami, c'est vous seul qui me l'inspirez ; je souffre de vous voir soucieux, sombre... Ah! tu n'es plus le même, Adolphe! tu n'es plus ce jeune homme empressé, désireux de me voir, malheureux qu'une journée s'écoulât

dans l'absence, me suivant loin de Paris, bravant tous les dangers pour me chercher, consentant à mourir avec moi, et m'arrachant à la mort que tu voulais partager! Dis-moi, mon Adolphe, qu'es-tu devenu?

— Ah!...

— Tu soupires?... as-tu des regrets? es-tu jaloux?

— Jaloux!... un pareil travers... je ne suis pas jaloux!... mais quelle foi ajouter aux femmes? elles accueillent, elles estiment tous les hommes; leur préférence pour un seul, elles en font l'aveu, mais elles n'en donnent pas de preuves ; elles regardent les indifférens de la même façon que l'homme adoré; on veut avoir de jolis yeux pour tout le monde!

— Si tu l'exiges, je parlerai toujours les yeux baissés.

— Vous avez de l'esprit.

— Je n'en avais pas quand j'étais heureuse.

— Je le suis moins que vous... car vous, du moins, vous de doutez pas de votre mari, et moi...

— Achevez!

— Et moi...

— Vous doutez de votre femme? c'est affreux, mais c'est juste; je l'ai mérité!

— Qui me répondra que vous ne traiterez pas un jour un autre comme vous m'avez traité?...

— C'est à vous d'en répondre... On ne doit pas de blâme à celui qui n'aime pas; celui qui ne sait pas se faire aimer est seul blâmable.

— Qui me rassurera? qui me prouvera cette fidélité d'où dépend ma vie? Chaque fois qu'un autre vous parle, je suis tenté d'écouter : vous me semblez alors si gaie, si joyeuse; je soupçonne une cause à cette

gaîté; quand vous êtes sérieuse, je crois que vous pensez à quelqu'un; quand vous n'êtes pas seule avec moi, je ne puis être tranquille. Mon esprit est si capricieux que quand je serre une de tes mains (et il lui en serrait une) j'ai peur qu'une main étrangère ne presse l'autre.

— Je te les donnerai toujours toutes les deux.

Et avec une grâce ravissante d'abandon et d'oubli, elle les réunissait dans la sienne; puis elle se rapprochait de lui, le couvrait de baisers aussi brûlans, aussi tendres que ses baisers de jeune fille.

Mais lui, il répondait avec nonchalance.

Il se repentait de ses aveux. Reprocher à une femme sa coquetterie, c'est lui en révéler la puissance; la crainte lui apprend ce qu'elle vaut : redouter les autres, c'est confesser son infériorité.

La pauvre enfant pleurait; elle sentait ve-

nir l'instant où, tout en tremblant qu'elle n'accordât de faveurs à d'autres, il lui reprocherait celle qu'il avait obtenue le premier.

Elle pleurait depuis long-temps, et personne pour la consoler!... Mme de Marcilly? elle n'aurait pas voulu lui offrir le triomphe de ses douleurs : son enfant? les chagrins, les peines l'avaient tué dans son sein; il n'avait paru dans la vie que pour fermer ses yeux au jour.

Nous aurons aisément reconnu les personnages que nous avons entourés de notre intérêt depuis le commencement de cette histoire : nous les avions vus amans, ils sont époux ; voilà toute la question.

Schildine n'a pas changé. Les femmes s'attachent en raison du bonheur qu'elles donnent : c'est de leur part une reconnaissance pleine de générosité.

Adolphe avait senti chaque jour s'évanouir une portion du charme qui s'attache à l'u-

nion de deux êtres. Il ne pouvait se rappeler ce qui l'avait amené à se marier; il avait perdu cette fascination qui jadis l'empêchait de réfléchir. Aujourd'hui il réfléchissait, et le résultat qu'il en tirait, c'était la crainte d'avoir été absurde.

Toutes ses idées sur les femmes, sur leur perfidie, leur inconstance, revenaient avec d'autant plus de force qu'elles se présentaient à lui commentées par l'égoïsme et intéressantes pour son amour-propre. Il s'était dit si souvent qu'une fille n'acceptait un mari que pour avoir des amans! de quel droit oserait-il se juger exempt de la loi générale? les antécédens de sa femme étaient-ils de nature à le rassurer?... L'ingrat! il rejetait sur elle une faute dont il devait au moins s'imputer la moitié! Les hommes n'ont aucune bonne foi : ils assiégent une vertu avec le secours des plus hautes inventions humaines; les batteries sont si adroitement disposées que

la place ne peut tenir : quand elle a succombé, c'est elle qu'on blâme de s'être laissé prendre !

Il expiait alors cruellement ses faciles bonnes fortunes; il n'avait ni l'audace ni la présomption de croire que le ciel eût formé exprès pour lui une créature parfaite. Les niais seuls se figurent qu'on leur a moulé des épouses fidèles.

Mais lui, il a sur ses tablettes consigné tant de chutes! Il n'ose pas soupçonner, et il n'a pas la force de croire comme tous les maris. Il était sûr d'avoir été aimé : mais l'avenir est-il garanti par le passé? Il semble que l'amour soit comme une mine; plus elle a fourni, moins il en reste : en est-il d'inépuisable? Plus une femme donne de gages d'amour, plus on doute d'elle.

De là froideur et quelquefois animosité entre les époux. Schildine, triste et soumise,

souffrait tout, endurait tout ; jamais une plainte, jamais un murmure !.... Son mari laissait percer son humeur en présence des étrangers ; une espèce d'altercation s'ensuivait : bientôt apaisée, il est vrai, elle jetait pourtant des traces. Seul on se réconciliait, mais les blessures publiques de la jalousie ne se guérissaient qu'en particulier : la compentation n'était pas juste.

Ce n'était plus ce jeune homme brillant qui dominait la société par son langage, et saisissait, sans même exciter l'envie, le sceptre de la conversation. L'esprit est, de toutes les facultés, celle qui a le plus besoin de calme pour s'exercer et se développer. Sa plaisanterie, autrefois étincelante, était lourde ; il était forcé de défendre aujourd'hui ce qu'il attaquait jadis avec tant de finesse : mariage, vertu, fidélité des femmes, tout cela avait souffert de ses sorties piquantes ; maintenant, lorsque, par un res-

souvenir de ses anciennes luttes, il lui échappait un sarcasme contre ces sortes de choses, avant qu'il n'eût lancé le dernier mot de sa phrase, il se rappelait qu'il était forcé d'y croire, que chaque plaisanterie pouvait retomber sur sa tête; il s'arrêtait interdit, la pointe s'émoussait : ce n'était plus de sa part qu'une prétention malheureuse à l'esprit, et l'homme si fécond, si varié jadis, n'était plus qu'un plaisant maladroit et monotone.

Puis, je ne sais par quelle indiscrétion, l'histoire de leurs amours fut connue du public dans ses moindres détails. Je ne pense pas qu'elle fût divulguée par Mme de Marcilly : une mère ne compromet pas la réputation de sa fille; nous ne pouvons pas admettre qu'elle eût conservé contre Adolphe assez de rancune.... Un cœur maternel est un trésor si grand d'amour et de bonté!.... Pourtant, si Mme de Marcilly n'a

pas parlé, apprenez-moi quel est le coupable.

Il revint à Adolphe, de divers côtés, après son mariage, des félicitations flatteuses d'avoir agi en galant homme, d'avoir rendu l'honneur à une femme... Il en conclut que Paris le blâmait d'avoir épousé une femme déshonorée.

Schildine avait complètement perdu pour lui le charme de son sexe. Comme il n'avait jamais eu que de l'idéal dans son affection, qu'il arrivait chez ses maîtresses lorsqu'elles avaient eu le temps de se disposer poétiquement, il n'éprouvait pas cette contrariété de l'esprit forcé de reconnaître, dans sa divinité, la trace des servitudes humaines. Mais entre époux on ne se cache rien ; les petitesses de la vie réelle viennent à chaque instant désillusionner, et l'amour s'en va dès qu'il se désenchante.

Peu à peu ses désirs s'éteignirent ; la sa-

tiété les remplaça. Il aurait bien adopté l'usage du grand monde, qui permet aux époux un appartement et un lit séparés : mais comment se résoudre à la laisser, une nuit toute entière, vivre, agir et penser loin de ses yeux?

Dès long-temps l'inquiétude était entrée dans son âme. Une lettre anonyme, qui lui était arrivée le lendemain même d'un jour où Mme de Marcilly était entrée mystérieusement dans l'échope d'un écrivain public, lui avait recommandé de bien veiller sur sa femme; on ne l'accusait pas précisément, mais on avait l'air de présager qu'elle ne serait pas plus difficile pour d'autres qu'elle ne l'avait été pour lui; que celle qui avait manqué à ses devoirs de jeune fille pourrait aisément violer ses devoirs d'épouse.

La personne qui avait envoyé cette lettre connaissait le cœur humain : car, à partir de ce moment, Adolphe devint jaloux, non

jaloux qui craint et ne doute pas, mais jaloux qui soupçonne.

Schildine ne pouvait se permettre un pas sans qu'il ne lui en demandât compte. Elle trouvait cette question si naturelle qu'elle s'empressait d'y satisfaire; mais peu à peu Adolphe y mit une exigeance qui lui parut injurieuse : elle ne daigna pas toujours répondre, et Adolphe s'imagina qu'elle avait quelque chose à lui cacher. Il épia ses sorties, honteux d'en être vu, n'osant la suivre partout, et pensant qu'elle pouvait être coupable là précisément où il n'osait la suivre.

Comme il était plus jaloux par vanité que par amour, ce qu'il craignait surtout, c'est qu'elle ne fît un mauvais choix. Être trompé, supplanté par un misérable lui paraissait le plus horrible supplice : peut-être lui eût-il pardonné de le trahir pour un grand homme!

Personne ne redoutait un ridicule aussi

vivement que lui ; vingt fois il fut sur le point de lui dire : — Remplace-moi, si tu veux, mais ne me trompe pas!

X

X

Schildine était toujours la même ; c'est-à-dire qu'elle chérissait autant son mari qu'Adolphe.

Pourtant, lorsqu'elle rentrait en elle-

même, elle s'apercevait avec effroi que chaque jour celui-ci détruisait une de ses affections : mais ce qu'elle perdait d'un côté, elle le regagnait de l'autre; et lorsqu'enfin, à force de doutes, de cruautés, de soupçons outrageans, elle vit que son amour d'amante commençait à s'éteindre, elle se réfugia toute entière dans la dignité de son âme, et, sûre d'elle-même, quel que fût le principe de sa fidélité, elle se résigna à être vertueuse par devoir, puisqu'il ne lui était plus permis de l'être par sentiment.

Ils en étaient là de leur vie, lorsqu'Adolphe reçut la nouvelle la mort de son père. En d'autres temps, il est probable que cette perte l'eût affecté; mais il avait trop d'occupation pour se livrer à sa douleur filiale : son âme était maintenant dans une situation exceptionnelle.

La révélation de ce nouveau personnage, dont nous avons attendu la mort pour en

constater l'existence, ne doit pas étonner. Si nous n'en avons rien dit jusqu'ici, ce n'est pas notre faute; nous avons retracé toutes les pensées d'Adolphe : il paraît que son père n'en avait habituellement obtenu aucune.

Ce fut pour lui un redoublement d'anxiété. — Il faut m'éloigner! se dit-il, il faut laisser Schildine seule ici! car la forcer de me suivre, ce serait proclamer mes terreurs de mari, et plutôt être ce que je redoute que d'avoir le ridicule de la crainte! Mais pendant mon voyage, que fera-t-elle? que d'occasions auxquelles je l'ai dérobée vont revenir et la trouver sans guide, sans maître! elle résistera sans doute; mais seule, qu'une femme est faible! serai-je là pour la soutenir? Mais si elle ne résistait pas, si son cœur ne me gardait pas un souvenir où je fusse toujours puissant, si quelque déclaration jetée dans son oreille avant mon départ allait ger-

mer et fructifier pendant mon absence!..... Pour qu'elle ne m'oublie pas, il faut qu'un pouvoir comme le mien me remplace auprès d'elle, et je ne trouve rien..... Ah!

Soudain il bondit de joie.

— Je suis sauvé !... voilà qui devait être ma première idée!... Si je m'adressais à Mme de Marcilly, si je la consultais!

Ce fut un trait de lumière.

Elle ne lui avait jamais inspiré de confiance, mais il se trouvait avoir besoin d'elle : il fut persuadé qu'elle la méritait. Nous trouvons toujours aux autres les qualités qui leur sont nécessaires pour nous être utiles.

Sans savoir pourquoi, il l'avait négligée depuis son mariage ; de son côté, Mme de Marcilly ne l'avait pas recherché. C'était tout simple : mais il était malheureux! ce seul mot devait réveiller en elle toute l'affection qu'il lui avait jadis inspirée; il avait même un droit de plus, il avait épousé sa fille...

Il ne songea pas qu'elle était sa belle-mère.

Elle le reçut froidement : cela devait être, il n'avait pas été poli.

— Ma mère, ma bonne mère, lui dit-il en entrant, je viens vous retrouver, je suis malheureux !

Elle sourit.

Ce sourire était de l'incrédulité, sans doute : mais un autre aurait pu croire que c'était de la joie.

—Vous, malheureux!... je vous ai pourtant donné...

— Un trésor, mais il faut le garder.....

— Est-ce que vous auriez sujet.... de... Conztc-moi votre tourment.

On aime toujours les détails du malheur des autres ; plus il se rapproche de nous, plus il a d'attrait, mais il ne faut pas qu'il nous gêne : du moment qu'il ne nous oblige à rien, il devient exquis ; c'est du luxe.

Mme de Marcilly, dans cet instant, n'est pas

tout à fait désintéressée, mais ce qui l'attache aux peines d'Adolphe, ce n'est pas sans doute le désir de les voir cesser.

— J'ai perdu mon père!...

— C'est une chose... fâcheuse, répondit-elle avec l'air du désappointement.

On eût dit que, connaissant Adolphe, ce mot de *malheur* lui avait fait attendre un autre chagrin.

Elle reprit :

— Mais à son âge... il était vieux, je crois... vous m'avez dit qu'il avait... enfin... nous sommes tous mortels... Ayez du courage, ne vous désolez pas...

— Ce n'est pas là ma plus grande peine, poursuivit Adolphe.

Mme de Marcilly sembla renaître; on eût dit qu'elle ressaisissait un espoir presque perdu.

— Il faut tout vous avouer ma mère. Vous avez cru, en me donnant Schildine, assurer

mon bonheur : nous nous sommes trompés tous les deux.

— Tous les deux ! pensa-t-elle tout bas.

— Enfin, je ne puis me confier qu'à vous, vous seule pourrez me comprendre : je suis jaloux !

Elle se leva à ce mot, frappée d'étonnement.

C'était peut-être de plaisir.

— Jaloux !

— Oui! cela vous étonne, vous qui m'avez connu si froid, si indifférent, si insoucieux!... mais jadis je n'avais à craindre que l'infidélité d'une maîtresse... qu'est-ce après tout? un changement qui arrivera tôt ou tard, d'une part ou d'une autre... mais une infidélité d'épouse, quelle différence!... Trembler à chaque instant de s'approcher d'un sanctuaire profané ! ne voir arriver qu'avec terreur des enfans à qui nous prodiguerons amour, caresses et bienfaits, et qui n'ont peut-être au-

cun droit à nos bienfaits, à notre tendresse! des intrus! ignorant eux-mêmes la fraude qui leur a donné un faux nom! c'est une torture affreuse, épouvantable! et dire que rien ne peut rassurer contre cet échec, pas même la vigilance continuelle, pas même la présence obstinée! car moi, je me souviens que jadis...

— Il y a un moyen de salut! la vertu d'une femme... J'ai donné à ma fille d'excellentes leçons (elle n'osa pas dire d'excellens exemples); soyez sûr qu'une demoiselle bien élevée....

— La vertu! c'est une mauvaise sauvegarde: non-seulement elle ne nous protége pas contre un amant, mais souvent elle n'est qu'un trophée de plus à sa victoire... la vertu! c'est le cortége du vainqueur!... Un seul gage de fidélité pourrait me rassurer, l'amour!... il n'y a pas de pouvoir plus fort que lui; il semble qu'il ferme l'oreille à toute parole: c'est un

maître impérieux auquel on obéit avec douceur : il commande, on dirait qu'il prie ; on croit accorder, on cède... Mais qui me dira si ma femme a gardé tout l'amour qu'elle avait pour moi ? à quels signes le reconnaîtrai-je, moi qui l'ai prouvé tant de fois sans le ressentir ? J'ai si bien imité ce sentiment, j'ai vu tant d'âmes naïves me croire quand ma parole n'était qu'un mensonge, comment pourrai-je être certain que ma femme n'est pas aussi rusée, aussi adroite que moi ? J'ai tant joué la comédie : qui me prouvera que je n'ai pas affaire à une actrice ? Elle me jure qu'elle m'aime : mais un serment, c'est de la conversation ! un serment, c'est une contenance ! c'est un *ultimatum !* c'est le mot sans réplique... et m'aimât-elle encore, qui m'assurera qu'elle m'aimera toujours ?

—Ne pourriez-vous éprouver jusqu'à quel point va sa tendresse pour vous ?...

— Une épreuve !... grand Dieu ! il faudrait

être persuadé d'en sortir sans honte! on n'éprouve que la femme dont on est sûr, pour avoir le bonheur de se convaincre... mais on ne tente pas celle dont on doute.

— Vous doutez de ma fille ?...

— Je doute de ma femme.

Et il croisa les bras en attendant la réponse.

Mme de Marcilly avait écouté son discours avec une attention marquée : ses questions n'avaient même pas été réfléchies ; toute son âme s'était concentrée dans je ne sais quelle idée vague qu'elle semblait suivre du regard. Adolphe, touché des marques d'intérêt qu'elle donnait à sa situation, s'imagina que sa belle-mère, plus savante que lui, cherchait un moyen de le tranquilliser : il s'en reposa soudain sur son expérience et se félicita d'être venu la consulter.

— Mais, lui demanda-t-elle comme sortant d'un songe, quel rapport se trouve

entre la mort de votre père et votre jalousie?

— Le voici : je suis forcé de m'absenter quinze jours, un mois peut-être, que sais-je? et pendant ce temps-là je puis craindre...

— Vous laissez donc Schildine à Paris?

— Il le faut... je ne sais, d'ailleurs, si elle voudrait m'accompagner : elle pourrait soupçonner que c'est la crainte qui l'emmène : je lui paraîtrais odieux ou ridicule... deux travers que je dois éviter...

— Je devine votre pensée... mon ami, lui dit-elle avec vivacité; je me charge de votre femme, de ma fille : je veillerai sur elle pendant votre absence; je ne la quitterai pas, je l'accompagnerai partout, je serai son ombre; en un mot, aucune de ses démarches ne me sera cachée, et vous la retrouverez au retour digne de vous et... de moi...

Adolphe sauta au cou de sa belle-mère : elle avait deviné ses vœux. Il reconnaissait

dans ses promesses la bonté qu'elle avait toujours eue pour lui.

Il partit le lendemain, tranquille, au milieu des embrassemens de Schildine, qu'il supplia de ne pas quitter sa mère et de ne pas l'oublier pendant son voyage...

Schildine trouva dans cette recommandation un ton de défiance qui la surprit.

Je ne sais si les pleurs qu'elle répandit en disant adieu à son mari lui venaient de la douleur d'être quittée ou soupçonnée.

XI

XI

Croyez-vous bonnement que Mme de Marcilly a vu avec l'indifférence de la société actuelle pour tous les délits les outrages d'Adolphe, son abandon, son penchant pour une

autre, sa préférence, et enfin son mariage?

Ce n'est pas une coquette froide et pâle que nous avons à peindre : c'est une femme qui aima peu, qui n'aima pas long-temps, mais c'est une amante qui toujours s'est donnée toute entière ; c'est non-seulement son cœur, mais son esprit qui a désiré et obtenu des jouissances : il a dû lui être terrible de renoncer au triomphe d'exciter la jalousie des autres femmes, lorsque son bras s'appuyait dans les bals sur celui d'un homme à la mode. Cette royauté est aussi pénible à perdre que les autres ; elle ne s'abdique pas, on vous l'enlève de force et avec tout le cortége des humiliations qui accompagnent les monarques tombés... Déchue du trône par la révolution des années, on passe inaperçue au milieu d'une foule indifférente; pas une voix ne s'élève pour vous protéger, pas un hommage ne vient vous consoler ; vous marchez lentement aux frontières de la vie : avant

la fin du voyage, vous êtes déjà morte... et bientôt l'oubli vous enterre.

Mais ces rides et ces traces que l'âge a creusées sur le front ne sont pas gravées sur le cœur : il a gardé toute sa sève, ou plutôt, avec les ans, il a redoublé de désirs et d'énergie ; plus il voit qu'on lui refuse, plus il demande; il s'épuise ainsi et se dévore lui-même : cette flamme, qui ne trouve plus d'issue, se replie sur elle, et chacune de ses morsures réveille en vous des bouillonnemens de haine contre un monde dont vous n'êtes plus.

Telle était Mme de Marcilly. Comme si Adolphe avait dû clore la liste de ses adorateurs, elle était retombée, après son abandon, dans un veuvage plus amer que le premier. Le mariage mort, l'amour lui succède ; l'amour tué, qui le remplace ?

Or, vous concevez maintenant quel trésor de rage elle devait amasser lentement contre l'infidèle : toutes ses actions, toutes ses pen-

sées, tous ses pas, n'avaient plus qu'un but, la vengeance; non celle qui perce avec un poignard, déchire avec du poison, et souvent manque son coup, grâce au médecin ou à l'émétique; non celle qui tue et meurt avec sa victime, mais la vengeance qui laisse vivre comme un cancer pour s'alimenter sans cesse, qui s'attache, et vous suit et vous assiége vivant, inévitable et intolérable, lente, mais éternelle!

C'est pour cela qu'elle lui avait donné sa fille.

Après avoir cherché à briser par le refus les deux cœurs qu'elle abhorrait le plus au monde, elle avait enfin senti l'impossibilité de tenir plus long-temps : elle avait couronné ses résistances par le consentement; sachant quels étaient les deux caractères de ses ennemis, elle avait renoncé à se venger elle-même, elle en avait chargé le mariage.

Les premiers temps de leur union la satis-

firent peu ; ils avaient trop l'air du bonheur ! La mort de l'enfant de sa fille la chagrina : elle sentit que la douleur d'une pareille perte rapproche les époux ; c'est pour cela qu'elle pleura la mort de son petit-fils.

Cette division qu'elle était certaine de voir naître entre Adolphe et sa femme, grâce à la faiblesse de caractère du gendre, que les antécédens devaient nécessairement amener aux soupçons, n'arrivant pas assez tôt au gré de son impatience, elle commença à confier sous le secret à quelques-unes de ses plus intimes amies les particularités des amours de ses enfans : tout Paris en fut instruit sans que la source du bruit fût connue.

Pour joindre à cette sensation extérieure une sensation plus puissante, elle fit écrire à Adolphe une lettre où l'on armait sa défiance contre sa femme. Nous en avons déjà dit un mot. Son effet fut prompt et terrible ; ce fut

l'origine des défiances.... pourtant rien encore ne transpirait au dehors.

Mme de Marcilly, qui commençait à se désespérer de l'apparente inutilité de ses manœuvres, brûlait déjà de trouver un expédient nouveau lorsqu'Adolphe arriva chez elle.

Exprime qui voudra son ravissement quand elle entendit délicieusement retentir à ses oreilles ces mots si long-temps attendus : — Je suis jaloux !

Voilà le prix de toutes ses veilles, la récompense de toutes ses intrigues, l'expiation de toutes ses souffrances. Il est jaloux veut dire.... Mais n'anticipons pas, et nous verrons.

C'est à ses mains qu'il vient confier la clef de son honneur et de son repos.... Le sot! voilà pourtant où l'ont conduit son esprit, son usage du monde et son art si grand de tromper! il ne se souvient de rien ! Remettre sa femme à celle qui fut sa rivale ! le beau

résultat des études du cœur humain ! autant vaudrait-il la livrer à son rival!

Son plan fut bientôt arrêté : réussir n'était pas tout pour elle, elle voulait plus qu'une faute: détruire peu à peu dans l'esprit de Schildine ce qu'il y avait encore d'amour pour son mari, cela exigeait des efforts immenses, il fallait du temps. Une femme est naturellement fidèle, constante... mais aussi Adolphe doit être absent un mois.

Elle se rapprocha de sa fille, et reprit bientôt dans son esprit cette puissance si difficile à refuser au nom de mère.

Schildine ne se plaignait pas : elle était triste. Si les absens ont tort, ce ne sont pas ceux qu'on aime : l'absence est alors une réconciliation.

M[me] de Marcilly voyait les heures s'écouler, sans trouver un prétexte à ruiner Adolphe : Schildine avait encore l'air de trop le regretter.

Un soir, c'était celui du troisième jour, elle la trouva toute éplorée.

— Voilà une douleur qui me surprend, lui dit-elle.

C'était un mensonge : elle savait que Schildine devait pleurer ce soir-là.

— Tenez, ma mère, lisez......

Elle lui remit une lettre qu'elle avait déjà mouillée de ses larmes.

Mme de Marcilly la prit, mais non pour la lire..... Elle en connaissait si bien le contenu qu'elle pouvait, en la prononçant, considérer sa fille, qui cachait son front dans ses mains, tandis que des sanglots étouffés gonflaient sa poitrine, qu'ils déchiraient en passant.

C'était un billet d'Adolphe : mais comment était-il arrivé à Schildine?

Mme de Marcilly l'avait gardé avec les autres, comme cela se pratique habituellement. Il faut toujours conserver ses correspondances d'amour ; cela se relit au coin du

feu, dans des momens perdus..... puis, c'est un gage...... avec cela on tient une femme sous sa dépendance; un beau jour, dans un accès de gaîté, on le lance au mari, comme un éclat de tonnerre.

C'est ce qu'avait fait Mme de Marcilly.

Voyant que sa fille ne lui parlait d'aucun tort dont elle pût blâmer Adolphe, elle avait cherché, dans ses vieilles archives, un mot de lui; par bonheur, elle avait trouvé celui-ci bien plié, tout frais, exhalant encore le musc, azuré, et écrit de verve.... point de date, aucun-indice.... vite, à la poste, avec ces lignes au bas : « Je crois » devoir vous communiquer une lettre que » j'ai reçue il y a un mois: vous vous charge- » rez de la réponse. »

— Ah! ma mère, vous me l'aviez bien dit! s'écria douloureusement Schildine; je vous ai trompée, j'en suis punie; il me trompe....

— Il faut éclaircir ce mystère ; ce doit être une erreur.....

— Une erreur !.... voyez, c'est son écriture.

— C'est vrai, il n'y a pas à s'y méprendre.

La pauvre enfant aurait voulu que sa mère en doutât..... cela l'eût autorisée à en douter elle-même.

Mais Mme de Marcilly savait trop qu'Adolphe l'avait écrite.

— C'est bien là le caractère particulier de sa signature..... répétait la bonne mère avec une affectation maligne d'assurance.

— Je suis bien malheureuse!...

— Pas tant que tu le crois peut-être...... Cette lettre n'aura pas eu de suite ; un caprice, un désir, un moment d'oubli....

— Il peut donc m'oublier un moment! moi qui lui consacre toutes mes pensées, moi qui n'oppose à ses paroles, à ses reproches, à ses aigreurs, que la patience et

la résignation! moi que révoltent ses soupçons! C'est bien à lui, en effet, qu'il convient de me craindre et de manquer de confiance, lorsqu'il va porter ailleurs son hommage! Lui, si défiant et si jaloux, devrait-il me donner sujet d'être jalouse?

Mme de Marcilly en apprenait plus qu'elle n'aurait osé l'espérer.

— Déjà des reproches, se disait-elle, déjà des demi-mots... On fera grandir ce germe de division, on exploitera la route déjà tracée par un autre.

— Voilà les hommes, ma fille... Égoïstes et faux, impérieux et serviles, ils veulent une esclave dans leur femme et non une compagne; ils veulent que la fidélité ne pèse que sur elle; pour eux les plaisirs, les joies du mariage; à nous l'ennui, les chagrins.

— C'est injuste! mais comment accorder...

— Les hommes savent tout concilier: une fois las de leur bonheur, et cela vient vite,

comme tu le vois, un mari cherche une nouveauté qui réveille son goût blasé; alors il s'éloigne, il va demander à une autre des distractions et des plaisirs, et ne rapporte à sa femme que des caresses froides, un amour éteint et le souvenir de celle qui vient de le serrer dans ses bras.

— Grâce, ma mère! vous me brisez l'âme.

Elle s'assit, pâle, tremblante, et regardant avec stupeur le billet de son mari comme une preuve des accusations de sa mère.

— Après m'avoir tant aimée!

— Es-tu bien sûre qu'il t'ait jamais aimée?

— Quoi! ce doute, c'est vous qui le formez!

— Es-tu bien sûre qu'il t'ait jamais aimée: c'est une question, ce n'est pas un doute.

— Que de preuves il m'a données!

— Lesquelles?

— Je n'en citerai qu'une: n'a-t-il pas voulu mourir avec moi?

— Après?

— Ne m'a-t-il pas sauvée en m'enlevant au fleuve où j'allais périr?

— Ce n'est pas lui qui t'a conservé la vie.

— Que dites-vous? cria Schildine avec un saisissement soudain.

— Ce n'est pas Adolphe qui t'a arrachée à la mort.

— Eh! qui donc, si ce n'est lui?

— Il paraît qu'il n'a pas cru devoir t'en instruire : il avait des raisons. Adolphe ne s'est pas précipité ainsi que toi, il ne t'a pas soulevé dans ses bras pour te disputer au courant qui allait t'engloutir, il ne t'a pas ramenée au rivage ni déposée entre les mains des bateliers, il ne t'a point sauvé la vie!

— Ai-je encore ma raison? ou si ma tête...

— Tu as ta raison : écoute le reste.

Elle écouta : c'est tout ce qu'il lui était possible de faire.

— Tu as, en effet, en rouvrant les yeux, trouvé Adolphe au pied de ton lit : mais l'émotion t'aura empêché de remarquer que ses habits n'étaient pas humides, et qu'il n'était agité que de la terreur générale : il était là comme spectateur, mais non comme libérateur.

— Mais alors, ma mère, si ce n'est pas lui, qui donc ?....

— Tu le sauras peut-être.

Ces mots, jetés avec une négligence affectée, produisirent un effet terrible : Schildine blâma soudain son mari, qui n'avait pas craint de recueillir de sa reconnaissance tout le fruit du dévoûment d'autrui : elle se rappela en effet combien étaient justes les observations de sa mère ; et sans pouvoir se rendre compte des idées qui remuaient au fond de son cœur, elle sentit qu'Adolphe perdait ce jour-là une grande partie de son estime.

Tandis qu'elle cherchait, sans savoir pourquoi, le nom de son libérateur, Mme de Marcilly se disposait à la quitter; mais avant de sortir elle lui remit, avec un laisser-aller étrange, une lettre cachetée de noir et sous enveloppe.

— Tiens, Schildine, lui dit-elle, voici une lettre que je gardais depuis long-temps, en attendant l'occasion favorable pour te la remettre : c'est un dépôt, et tu vois qu'il t'était destiné : j'ai balancé long-temps si je devais te la donner ; mais je crois qu'il n'y a pas de danger, tu aimes trop ton mari.

A peine Schildine fut-elle seule qu'elle rompit le cachet; elle feuilleta rapidement et courut de suite à la signature ; elle lut :

Ernest!



XII

XII

Ce nom, qui se trouvait seul avec elle dans une solitude absolue et dans une pareille situation, lui inspira une émotion qu'elle ne put concevoir.

C'était presque lui! mais jamais elle n'avait éprouvé pour Ernest la sensation que lui causait son nom...... elle avait complètement oublié celui qui avait paru s'occuper d'elle jadis. Adolphe, depuis son mariage, ne lui en avait jamais parlé..... elle le croyait absent ou mort.

Adolphe était trop prudent pour lui parler d'un homme tué à cause d'elle : cela eût rendu la victime intéressante, et cet intérêt eût été une perte pour lui.

Après une seconde d'hésitation, elle reprit la lettre et lut ce qui suit :

« Mademoiselle,

» Demain sera résolue une grave question ;
» demain je saurai si je dois perdre pour
» vous la vie, puisque je ne puis vivre avec
» vous. Le duel que ma trop grande vivacité
» rend inévitable entre Adolphe et moi, je

» puis vous jurer que je ne l'ai point cher-
» ché : j'allais naïvement m'instruire si je
» devais renoncer pour jamais au bonheur
» et si un autre avait des droits reconnus par
» vous-même. Dieu m'est témoin que, dans
» l'explication que nous venons d'avoir, j'ai
» supporté avec résignation tous les détails
» qui ne faisaient souffrir que moi. Ce jour-
» là je n'avais aucun mérite à montrer tant
» de patience : depuis que je vous ai vue, la
» souffrance est devenue ma seconde nature :
» mais lorsqu'aux preuves de votre affection
» il voulut joindre la dernière, alors ma rai-
» son s'est perdue ; j'ai pensé qu'on ne pou-
» vait parler ainsi de vous sans blasphêmer,
» et j'ai frappé le calomniateur. Maintenant
» je puis mourir, car je vous ai vengée au-
» tant que je l'ai pu : je ne vous cache pas
» que je tâcherai de vous venger tout-à-fait.
» Si vous m'aviez estimé assez pour me parler
» avec confiance, beaucoup moins de sang

» peut-être aurait rougi votre souvenir....
» Du moins, j'emporte au tombeau un re-
» gret et une consolation : lorsque, pâle et
» mourante de saisissement, au milieu d'une
» rivière glacée, vous fermiez vos yeux, j'ai
» pu, pour la rançon de vos jours que je sau-
» vais, vous serrer sur mon cœur, poser
» mes lèvres sur les vôtres, et emporter avec
» moi un gage chéri, seule récompense de
» mon dévoûment.

» Ci-joint est mon testament.

» ERNEST. »

Puis il y avait par *post-scriptum :*

« J'ai réfléchi : la mort d'Adolphe vous
» causerait trop de larmes; celui qui mourra
» ne vous en fera pas répandre. »

Schildine relut trois fois cette épître mor-
tuaire : car, pour le testament, où il lui lé-

guait toute sa fortune, après l'avoir parcouru avec indifférence pour le don, avec admiration pour le donataire, elle le laissa de côté pour réfléchir à la lettre.

Elle se rappela alors quelle réserve Ernest avait mise avec elle, combien il était respectueux, indulgent surtout pour elle, qui méritait si peu d'indulgence de sa part : elle compara cette conduite avec celle d'Adolphe depuis son mariage, et Ernest eut tout l'avantage de la comparaison.

Elle fut humiliée de n'avoir pas su comprendre un amour aussi désintéressé; elle se reprocha sa rigueur, d'autant plus coupable que peut-être Ernest se fût contenté d'un seul bonheur, celui de la convaincre de sa tendresse. Cette gaucherie, ces maladresses qui lui avaient jadis déplu, partaient d'un principe si pur, si noble, si honorable, qu'elle rougit intérieurement d'avoir été au-dessous de lui.

Puis, c'était lui qui l'avait sauvée.... Par quel moyen l'avait-il arrachée du sein des flots? peu importe! le fait est qu'il l'avait sauvée! et ce gage.... Elle réfléchit, et soudain se rappela qu'elle avait perdu une bague où les cheveux d'Adolphe étaient renfermés.

Vous pensez bien qu'après une lecture pareille, Schildine dut veiller plus tard qu'à l'ordinaire.

Je ne sais pourquoi elle ne voulut pas se séparer de la lettre d'Ernest : elle la relut à son réveil, et sans intention elle la mit dans son sein : je ne puis assurer qu'elle y soit restée toute la journée sans être rouverte.

XIII

XIII

Je présume que Mme de Marcilly, voulant distraire sa fille du chagrin que lui causait l'absence de son mari, avait usé de son autorité de mère pour la forcer d'assister au bal,

car le surlendemain nous les trouvons toutes les deux, en costume de caractère, dans une assez belle soirée d'artistes.

La loi imposée aux assistans a été ponctuellement exécutée : il semble que tout le moyen-âge se soit donné rendez-vous à cette fête : chevaliers, rois, princesses renaissent avec leurs beaux manteaux, leurs toques, leurs colerettes et tout le luxe des cours poétiques du quatorzième siècle. Les hommes ont la faculté de se masquer, et la plupart ont usé du privilége avec une intention secrète de jouir de l'embarras des femmes, ou d'ébaucher, sous leur figure d'emprunt, des intrigues qui se dénouent à visage découvert.

Schildine, en noir, couleur conforme aux chagrins qui commencent à la tourmenter, et convenable à sa position de veuve par absence, produisit en entrant un effet prodigieux : il y avait si long-temps qu'on ne l'avait vue en de pareilles réunions ! Tout le monde

se pressait pour la complimenter et l'accueillir : ses malheurs romanesques, ses aventures piquantes donnaient à toute sa personne un attrait dont elle ne s'était pas doutée jusque-là et dont elle fut flattée quand elle s'en aperçut. On la trouva généralement embellie : c'était une erreur ; elle était plus pâle, plus grave ; et, sans pouvoir se rendre compte de ce qu'elle avait perdu , l'on subissait la puissance de ce qu'elle avait gagné. Tous les jeunes gens vinrent au-devant d'elle avec un empressement semblable à celui d'Adolphe avant son mariage, et elle contracta je ne sais quel nombre d'obligations pour des contredanses.

Un seul jeune homme, costumé en Roméo, ne se pressa pas d'arriver : il resta seul dans un coin de la cheminée, le coude appuyé sur le marbre, immobile et pensif, jetant sur Schildine des yeux dont les éclairs brillaient sous le masque.

Quand l'empressement eut un peu dimi-

nué, il s'approcha de Schildine, et d'une voix douce et tremblante comme celle d'une jeune fille, lui demanda la permission de danser avec elle la dernière.

Shildine tressaillit : il lui sembla qu'elle connaissait cette voix...

Ce fut une ivresse générale quand le mélange des physionomies et des vêtemens vint animer cette réunion. Schildine fut accablée d'hommages et de déclarations : elle sourit aux premières, et accueillit les dernières avec l'accent de la vertu outragée. Cependant, au milieu de tout cela, elle ne pouvait s'empêcher de remarquer avec douleur que son honneur seul la protégeait. Le souvenir d'Adolphe ne lui prêtait aucune force : c'était son époux ; elle n'oubliait pas ce qu'elle devait à ce titre, mais elle sentait aussi que si l'amour pour Adolphe était son seul appui, c'était aujourd'hui le plus fragile.

Fatiguée, elle s'assit.

Le masque Roméo s'appuya sur le dos de son fauteuil.

Plusieurs fois il se baissa vers elle pour entamer la conversation; mais il semblait que la parole expirât sur sa lèvre, qu'il craignît de formuler ce qu'il cherchait à dire, ou enfin qu'il n'osât pas aborder le sujet de sa pensée... Pendant qu'ils hésitaient tous les deux, car Schildine aussi voulait parler et n'osait, la voix du chef d'orchestre annonça la dernière contredanse ; le masque offrit sa main à Schildine, et le quadrille se forma.

La main qui serrait la sienne l'agitait jusqu'au fond du cœur. Quand, par je ne sais quel hasard, le danseur ôtait et remettait son gant, Schildine ne pouvait détacher ses yeux d'une bague qu'il portait au petit doigt : elle lui jetait dans l'esprit une multitude de rêveries dont elle n'osait s'apercevoir, et lorsque le gant la recouvrait, la bague fatale semblait percer le tissu et lui lancer des étincelles.

— Croyez-vous à la résurrection des morts? lui demanda-t-il tout à coup en faisant un chassé-croisé.

Elle regarda plus attentivement son danseur...

— C'est lui! murmura-t-elle tout bas...

Et l'homme au costume noir, saisissant sa main, la rappela à la danse, qu'elle oubliait.

Sans doute Mme de Marcilly avait elle-même tout préparé; car, sans que Schildine s'en doutât, elle sortit du bal, appuyée sur le bras de ce même danseur qui avait paru ne pas la quitter des yeux et qui se retrouva près d'elle au départ.

— Donnez donc le bras à ma fille, lui dit-elle; je prendrai celui de monsieur (elle montrait un domino rose).

Elles sortirent.

Il faisait une des plus belles nuits du monde; une lune blanche argentait les larges rues de la Paix et de Rivoli, comme un soleil du

matin qui annonce son apparition par la clarté qui le précède.

Schildine tremblait au bras de son compagnon ; lui était aussi tremblant qu'elle-même : déjà ils avaient traversé plusieurs rues sans avoir échangé une seule parole. Le jeune homme, troublé de mille sentimens divers, sentait une sueur froide inonder son front : en y portant la main il s'aperçut qu'un masque cachait sa figure ; il prit de l'assurance, et certain qu'on ne le verrait pas rougir ou pâlir, il commença l'entretien de la manière la moins niaise qu'il pût imaginer.

— Mademoiselle s'est bien amusée à ce bal ?

— Monsieur... en général, ces réunions...

— C'est vrai... je suis de votre avis... je crois....

Il toucha son masque, pour s'assurer qu'il y était encore.

— Mademoiselle.... c'est-à-dire madame, a l'air triste : ne serait-elle pas heureuse?

Schildine eut bonne envie de lui tracer des tableaux charmans de cette félicité dont elle ne jouissait pas; mais sa franchise fut plus forte... et puis elle sentait que vanter son bonheur vis-à-vis d'Er...., c'est-à-dire vis-à-vis de son conducteur, c'eût été lui causer trop de peine; et ce soir-là, sans savoir pourquoi, elle n'aurait pas voulu lui déchirer l'âme.

— Je suis heureuse.... comme toutes les femmes, répondit-elle.

Elle ne se doutait pas qu'elle disait si vrai.

— Heureuse comme tout le monde! répliqua Roméo, c'est trop peu pour vous. Ce qu'il vous faut, ce que le ciel vous doit, c'est un bonheur qui n'ait été créé pour personne... Est-ce vous qu'il faut traiter comme les épouses vulgaires? votre âme de poésie et d'amour doit-elle descendre jusqu'aux pro-

saïques échanges de la vie? pouvez-vous être aimée comme toutes?

Elle écoutait.

Il poursuivit :

— Oui (c'est Ernest qui parle, et Schidine l'avait deviné avant nous), oui, il eût fallu un homme qui vous eût adorée pour vous et non pour lui-même ; qui, au milieu de ses souffrances, n'ait jamais été qu'une victime résignée ; qui vous eût bénie, même dans vos rigueurs ; qui, content de vous voir, de vous admirer, n'eût désiré de plus qu'un droit, celui d'être à vous seule ; qui se fût défendu toute espérance autre que celle de votre bonheur ; qui ne vous eût pas regardée comme une femme que l'on possède, mais comme une sainte qu'on implore ; qui, enfin, n'eût voulu vivre qu'à cause de vous, et se fût décidé à mourir, puisque sa vie ne pouvait plus vous être utile. Voilà l'homme qu'il vous fallait : l'avez-vous trouvé ?

Schildine ne répliqua point : elle ne pensait pas que ce fût une interrogation ; elle crut que c'était un reproche, elle le subit ; il était mérité.

Ernest ne laissa pas tomber la conversation.

— Il existait pourtant... Dans le salon de votre mère, à vos côtés, vous avez souvent heurté un jeune homme timide, simple, qu'une question déconcerte, qu'un mot trouble, et à qui un regard d'ange fait perdre la tête : rien de plus gauche et de plus maladroit ; chaque individu nouveau le gêne ; il ne sait ni se placer, ni danser, ni changer de place, ni rester convenablement dans celle qu'il occupe : ce qui l'embarrasse le plus, c'est sa personne ; il craint tellement le ridicule que tous ses efforts pour l'éviter l'y précipitent impitoyablement. Enfin il semblerait que le ciel lui a donné une gaucherie toute particulière, et qu'il faille un mot nouveau

pour exprimer l'imperfection de son ensemble. Mais cet homme, l'a-t-on jugé? sait-on ce qu'il cache sous son enveloppe grossière?... Ah! si, au lieu d'un accueil glacé qui le repoussait, il eût rencontré le sourire qui encourage! si cette timidité, que la rigueur augmente, se fût fondue comme la neige aux feux d'un regard de bienveillance! alors quel développement eût pris son âme libre et indépendante, son âme que la sévérité a rapetissée dans sa prison! Celui-là, Schildine, c'est moi. Je vous aime depuis que je vous vois. J'ai dans la poitrine un cœur capable de hautes émotions, et peut-être, si vous m'aviez compris, vous auriez fait de moi un grand homme! J'ai usé mon énergie dans la douleur: l'espérance l'eût élevée à la gloire!... Eh bien! malgré votre injustice, malgré vos dédains, votre mépris, malgré votre préférence pour celui qui ne vous désira que comme tant d'autres, je ne vous ai ni accusée

ni abandonnée! j'ai gémi sans me plaindre, j'ai compâti à toutes les peines qui vous venaient de l'autre! j'ai veillé autant que j'ai pu sur votre honneur! Lorsque votre folle passion vous précipita du haut d'un pont dans la Seine, je vous y ai suivie, vous ai disputée, enlevée à la mort, pendant que l'autre regardait du rivage... J'ai voulu venger, les armes à la main, un mot outrageant qu'il m'avait lancé sur vous à la suite d'une explication, je voulais le tuer; mais, au moment où ma science dans l'escrime me rendait maître de sa vie, j'ai pensé que vous l'aimiez, et j'ai retenu le fer que je tenais à deux lignes de son sein. Le résultat de mon action fut tel que je devais l'attendre; l'avantage que l'on néglige passe à l'adversaire; je tombai percé d'un coup mortel... Voici votre bague : je l'avais gardée comme un témoignage; je vous la rends... Adieu, madame.

Ernest frappa et s'éloigna rapidement de

Schildine, fort surprise d'être arrivée si vite, et se demandant quel pouvoir l'avait, à son insu, transportée chez elle.

XIV

XIV

J'ignore quel chemin avait pris Mme de Marcilly.

Il paraît qu'elle avait laissé Schildine sous l'aile protectrice d'Ernest, chargé de la re-

conduire : peut-être, jugeant sa fille d'après elle-même, avait-elle espéré que l'explication aurait je ne sais quelle issue : mais enfin, toujours est-il que Schildine, effrayée de la solitude, de la conversation, et surtout d'elle-même, rentra précipitamment, et passa dans l'agitation et l'anéantissement les heures qui restaient à sonner jusqu'à l'aurore.

Laissons-la à ses réflexions, aux songes qui doivent nécessairement traverser un sommeil lourd après les fatigues du bal ou les émotions qui l'ont suivi, et rendons-nous compte des événemens depuis la disparution d'Ernest.

Lorsque Mme de Marcilly apprit le triste résultat du duel, elle éprouva une douleur qu'elle n'avait jamais ressentie jusque-là pour un indifférent : elle s'en étonna d'abord, puis bientôt elle comprit que si la mort enlevait Ernest, elle perdait l'instrument de sa ven-

geance. Nul mieux que lui ne semblait devoir la servir : aussi elle se dévoua à lui conserver la vie ; elle lui prodigua les soins de la plus tendre des mères; elle passait les jours entiers et une partie des nuits auprès de son lit; elle assistait à la levée des appareils que l'on posait sur sa blessure, pâlissant de terreur ou de joie, suivant que l'espoir venait à croître ou à s'affaiblir...

Tout ce qui l'entourait admirait un pareil dévoûment, on citait comme un modèle son courage et sa patience; enfin, un jour que Dupuytren, fier d'une si belle cure, affirma qu'il était hors de danger, elle leva les yeux au ciel, le remercia, et, sachant que le calme et l'espoir hâtent les convalescences, elle se pencha à l'oreille d'Ernest et lui dit tout bas : — Vous vivrez... vivez pour elle !... Le malade sourit, et la guérison fut bientôt complète, grâce aux soins constans de la belle-mère d'Adolphe.

Ernest ne pouvait concevoir d'autre cause à cette affection que la bonté naturelle de Mme de Marcilly, son attachement pour lui et sa sympathie pour ses peines.

—Elle ne peut me nommer son fils, se disait-il, elle n'a pu me donner sa fille, mais elle répare les fautes qu'elle n'a point commises; elle veut être pour moi une seconde mère, en me rendant la vie que j'aurais laissé perdre sans elle! eh bien, je l'en récompenserai par mon amour filial ; rien ne mettra plus de bornes à ma reconnaissance; elle sera ma confidente, mon amie ; elle saura tous mes secrets ; je ne la quitterai plus.

C'était bien ce qu'espérait Mme de Marcilly : conserver d'abord l'homme dont elle avait besoin et se l'attacher de façon à le retrouver toujours, voilà quel était son but.

Depuis ce temps, la maison de sa garde-malade devint son séjour de choix : il pou-

vait à peine la quitter, il y passait presque toutes les soirées : là il parlait de Schildine avec le charme du regret.

L'amour meurt dès qu'il n'a plus d'espérance : s'il y en a qui vivent sans qu'on leur en donne, c'est qu'ils en prennent eux-mêmes.... On parlait de divorce : c'était pour Ernest une sorte d'avenir, faible horizon que son amour agrandissait.... D'ailleurs, M[me] de Marcilly l'entretenait adroitement de quelques brouilleries survenues entre Adolphe et sa fille : c'était assez pour ranimer sa flamme. Un cœur tendre est comme un vase ardent où l'eau bouillonne encore long-temps après que le feu s'est éteint.

M[me] de Marcilly ne perdait pas de vue le dénouement qu'elle préparait : billets anonymes dont nous avons déjà connaissance, bruits vagues semés au hasard pour que l'écho en arrivât jusqu'à son gendre, tous les moyens

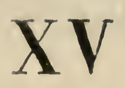
enfin qui peuvent contribuer à désunir deux époux, elle les recherchait et les mettait en œuvre avec chaleur et persévérance. Cependant, n'étant pas complètement instruite de ce qui se passait dans l'intérieur du ménage, elle se désolait d'une apparence de calme et de concorde qui la trompait comme le reste du monde, et elle cherchait quelque expédient infaillible, quand Adolphe vint lui-même, en parlant de voyage, lui offrir l'occasion si impatiemment attendue.

Alors elle jura que ce départ compléterait sa ruine, et qu'Adolphe, au retour, reconnaîtrait son passage. Elle fut surprise et joyeuse tout à la fois quand sa fille lui apprit la mésintelligence qui commençait à régner entre eux; elle voulut achever le désenchantement; et comme rien n'est plus propre que la dissipation à déraciner les derniers germes d'affection que l'on garde à un absent, elle ré-

solut de la mener dans les soirées et les bals, où elle trouverait de nouveaux hommages, et surtout Ernest, qui lui semblait le plus puissant et le plus irrésistible des auxiliaires.

La vindicative belle-mère avait jugé, d'après elle, que, par un retour singulier des passions, l'homme que l'on détestait d'abord a des chances pour être aimé éperdument; soit parce que, du moment où l'on sent avoir commis une injustice, on se trouve porté à la réparer de la manière la plus éclatante; soit parce que le cœur, ne pouvant, en fait d'émotions, garder un juste équilibre, franchit toujours la ligne tracée par la raison et se jette dans les extrêmes; soit enfin parce que la haine n'étant souvent qu'un amour qui s'ignore, il devient passion lorsqu'il a jeté le masque et s'est reconnu à sa véritable physionomie : résultat encore plus problable si l'amant dé-

daigné a répondu par des preuves de tendresse et de dévoûment aux préventions injustes et a mieux aimé perdre la vie pour celle qu'il aime que de lui coûter une larme.



XV

XV

Je ne crois pas nécessaire de garantir ici la loyauté d'Ernest.

Il ne se doutait pas que Mme de Marcilly eût le moindre projet : il la trouvait bonne

et compatissante pour lui; s'il eût soupçonné qu'elle songeât à le seconder, il eût cessé de la voir et de se confier en elle; mais elle avait tant d'art, elle savait si bien ce qu'il faut ménager dans un homme qui s'abuse, qu'elle présidait à toute l'intrigue, présente par l'action et la pensée, mais invisible pour l'intention.

Schildine retourna chez sa mère le lendemain : la première fois peut-être, depuis son mariage, elle avait éprouvé le besoin de la voir.

Cette absence totale justifie pleinement son ignorance du sort d'Ernest, dont elle avait attribué la disparution au dépit d'un amour repoussé : elle fut peu surprise de l'y trouver.

Quelques jours s'écoulèrent ainsi, pendant lesquels elle reprit pour sa mère toute la tendresse d'une fille : elle ne pouvait plus

se passer d'elle, elle y courait dès le matin, et souvent le soir l'y surprenait encore.

Madame de Marcilly témoignait à Ernest la même tendresse qu'à Schildine; elle les appelait mes enfans! mes chers enfans!... Schildine s'accoutuma peu à peu à cette communauté d'affection : elle croyait pouvoir témoigner une amitié de sœur à celui que sa mère chérissait comme un fils.

D'ailleurs, elle lui avait causé tant de peines qu'il méritait bien d'en être dédommagé par la confiance et l'estime.

Mme de Marcilly, qui, heureuse de se trouver au milieu d'eux, ne les avait pas quittés un seul instant depuis le jour du bal, jugea que le moment était venu de recueillir le fruit de ses méditations : un jour que ses enfans devaient, selon leur habitude, passer chez elle l'après-midi, elle envoya de grand matin chercher Ernest; elle lui confia qu'une affaire très-importante, qui intéres-

sait sa fortune, la forçait de s'absenter toute la journée.

— Schildine va venir, lui dit-elle : Ernest, je la confie à votre loyauté et à votre amour... je crois qu'elle vous aime... n'allez pas abuser de mon absence... et de sa faiblesse.

Ernest, qui jamais n'avait eu un seul désir dont Schildine dût être offensée, lui jura respect pour sa fille et resta seul à l'attendre.

Il fut profondément étonné de cette recommandation.

— Elle m'aime ! se dit-il... quoi ! c'est aujourd'hui que je l'apprends, aujourd'hui que son amour est un crime!... oh ! non, je n'en abuserai pas!... Mais pourquoi me donner cet avis ?

Mme de Marcilly savait bien, elle, pourquoi. Rien n'est plus puissant pour pousser au mal que de le montrer possible : c'est la

reconnaissance d'un pavillon ennemi qui vous inspire le désir de l'attaquer.

Schildine venait de recevoir une lettre de son mari... elle fut épouvantée d'avoir eu besoin de cela pour penser à lui : elle avoua naïvement cette circonstance à Ernest, qui vit là une preuve de ce que lui avait dit Mme de Marcilly.

Il fit de nouveau dans son cœur le serment de ne pas abuser de son triomphe : Adolphe n'était plus aimé, cela suffisait à sa vengeance.

— Il faut qu'il ait été bien coupable envers vous pour avoir si tôt mérité votre oubli, lui dit-il avec mesure : mais que vous écrit-il?

— Oh! des conseils pour me conduire.

— Comme si vous en aviez besoin!

— Des recommandations de bien prendre garde à mes démarches.

— Préceptes bons pour une demoiselle qui sort de pension.

— Désirs violens que je prenne soin d'un honneur devenu le sien.

— Il exige de vous, pour lui, un respect qu'il n'a pas toujours observé pour vous-même.

— C'est vrai... les hommes sont injustes.

— Dites les maris.

— Oui, car jadis il ne doutait pas de moi.

— Ah! jadis... il était amant...

— Ainsi, voilà le prix de tant de sacrifices! le soupçon!... L'ai-je mérité? n'employé-je pas tout pour le rassurer?... Il a désiré, en partant, que je ne quittasse pas ma mère : je ne l'ai pas quittée; j'ai goûté du bonheur à lui obéir : c'est une récompense de ma docilité....... mais rien ne peut apaiser un jaloux!... Je suis bien malheureuse!... et toute la vie souffrir un pareil tourment!... Car, mon ami, il faut vous l'a-

vouer, il y a long-temps qu'il m'accable!... J'ai beaucoup pleuré depuis que je ne vous ai vu, et personne pour me consoler, pour me plaindre!... Depuis son absence j'ai un peu de repos : mes peines recommenceront à son retour...

Elle fondait en larmes, et la douleur embellit aux yeux de celui qu'elle venge.

Ernest s'était approché d'elle, il serrait ses mains dans les siennes, et elle les lui laissait : que ce fût colère contre Adolphe ou bonté pour lui, il jouissait de son bonheur sans en démêler la cause...

— Ne pleurez pas, chère amie, lui disait-il en approchant de ses lèvres cette main sur laquelle il eût voulu jadis poser un baiser et mourir, ne pleurez pas!... Si votre époux vous outrage, si l'amour vous opprime, il est un cœur brûlant d'amitié et de sacrifices ; il se donne tout entier à vos chagrins... Je ne veux d'autre bonheur que de souffrir

avec vous : vous me raconterez vos douleurs; je les partagerai, je les supporterai, lourdes et amères, pour vous les adoucir!... Heureux de vivre à vos genoux (Ernest se jetait à ses genoux), je consacre à vos jours les miens, que je vous abandonne; vos larmes, je les essuierai. Quand votre front céleste se courbera sous le poids des injustices, vous l'appuierez sur mon sein; votre bouche me confiera le secret de vos peines, et la mienne sera là, discrète et reconnaissante, pour les écouter et les recueillir.

Ernest, en effet, sentait la tête charmante de Schildine tomber sur son épaule; ses larmes humectaient sa joue; son cœur, palpitant avec fureur, portait dans le cœur de Schildine l'écho de ses frémissemens; il couvrait de baisers les yeux, le front de la belle affligée dont les mains convulsives le pressaient contre sa poitrine : enfin, ivre d'amour, oubliant ce qu'ils étaient tous deux,

il l'enleva avec frénésie dans ses bras, et colla sa bouche sur la bouche pâle et froide de Schildine inanimée, en murmurant tout bas : — Je t'aime !

XVI

XVI

Nous pouvons maintenant nous occuper d'Adolphe.

On devine sans peine toutes les chimères qui durent éclore dans son cerveau pendant

la route. Un voyage en diligence! connaissez-vous rien de plus pittoresque et de plus étourdissant? Traverser Paris pour le fuir a quelque chose d'agréable quand on sait que l'on y reviendra : les maisons connues, les rues, les belles places semblent, quand vous passez, vous ordonner un prompt retour. La barrière paraît, peu à peu le bruit de Paris s'efface, le grand spectacle de la cité décroît, se mêle avec la campagne qui commence; il n'existe plus à l'horizon que comme une ville engloutie par un déluge et dont les hauts édifices lancent encore la flèche aiguë de leurs coupoles au-dessus de la surface de l'eau. Alors se multiplient les enchantemens de la route, les rencontres, les travaux des villageois et les accidens du paysage. Vous laissez aller dans le hasard votre imagination bercée au roulis de la voiture et au bourdonnement des roues retentissant sur le pavé. Ce bruit monotone vous soutient dans le vague comme

un chant de nourrice. Tantôt, la tête à la portière, vous sentez la brise qui s'entr'ouvre en livrant passage au vaisseau à quatre roues qui vous balance, glisser le long des parois, caresser votre front, vos joues, et jouer avec vos cheveux, qu'elle électrise. Mille et mille pensées plus riantes et plus bizarres que de coutume vous transportent aux lieux que vous aimez; vous rêvez de succès, d'amour, de gloire, de mille riens délicieux qui se grossissent et prennent une forme. Les chevaux, entraînant après eux tant de destinées diverses, vous semblent ces êtres mystérieux qui emportent notre existence. C'est presque une vie qu'un voyage, et la diligence c'est le monde : chacun un but, une espérance. Que d'amitiés s'y forment! que d'amours y naissent! que de mariages s'y ébauchent!... On arrive au relais : on dîne, on se presse... Le conducteur se lève; les chevaux hennissent.... s'attèlent.... — Al-

lons!.... messieurs les voyageurs, en voiture!... On se remet en route : mais voilà une montagne escarpée, on descend... Quel bonheur d'aller à pied quand on a là une berline où l'on va remonter!... Et la montagne est escaladée... l'on se rembarque, et le voyage recommence, et l'on arrive au galop!... c'est charmant! On se sépare à regret de ses compagnons de voyage, comme si l'on avait fait le tour du monde sur la frégate de Dumont d'Urville. On entre dans sa ville natale avec l'espoir de revoir bientôt Paris.

Je deviens égoïste : je peins en beau les voyages, et j'oublie qu'il s'agit de celui d'Adolphe. Changez la clef de ma description : où vous avez vu charme et plaisir, lisez ennui et chagrin; au lieu de rêves d'amour et de bonheur, lisez cauchemar de jalousie et d'inquiétude, et le récit conviendra parfaitement au sujet : il n'y a qu'un seul trait de conformité, c'est l'impatience de revenir.

Comme si son mauvais génie s'en fût mêlé, les affaires de la succession, claires au premier aperçu, s'embrouillèrent : quelques contestations survinrent : il fallut soutenir un procès : tout cela exigea du temps. Adolphe ne voulait pas laisser les choses aux mains des hommes de confiance : il eût été volé ! et si sa jalousie était grande, son ambition ne l'était peut-être pas moins.

Il voyait donc avec rage les jours s'écouler sans résultat. Il écrivait à sa femme des lettres très-morales sur le devoir de la fidélité et sur l'honneur d'un mari... mais rien ne lui venait d'éloquent ou de persuasif... Schildine lui répondait.... Franche et loyale, elle suivait dans son style la marche de son âme; chaque lettre d'elle était toujours moins tendre que la précédente ; enfin, il en reçut une où la froideur était poussée à l'excès ; le mot *vous* s'y trouvait même.

— Vous! s'écria avec rage Adolphe, vous!... je suis trompé!...

Il en doutait encore lorsqu'une lettre anonyme de la même écriture que certaines autres lui tomba comme des nues.

On lui disait que sa femme, profitant de son absence, avait pris un amant, et que cet amant était Ernest!...

Ernest!...

Quelques jours avant qu'il reçût cet effroyable message, Mme de Marcilly était entrée, le soir, chez l'écrivain public qu'elle chargeait de cette partie de sa correspondance. Elle se trouvait enfin à l'apogée de sa gloire! Sa vengeance, qu'elle avait si longtemps cultivée, était mûre...

En rentrant chez elle, à la suite de la scène que nous avons vue se passer entre Ernest et Schildine, elle les avait trouvés tous les duex émus, agités, effrayés; Schildine avait encore les yeux rouges de larmes qu'elle

n'avait pas essuyées, et Ernest semblait éprouver une confusion mêlée d'ivresse.

Elle n'eut pas l'air de remarquer ce que leur contenance offrait d'étrange... elle crut n'avoir pas besoin d'explication ; ce qu'elle voyait lui prouvait ce qu'elle n'avait pas vu... elle jouit en secret du succès qu'elle pensait obtenir, et elle envoya, le soir même, ce que vient de recevoir Adolphe.

Mais, malgré sa connaissance pratique des symptômes de ce genre, cette fois elle se trouva en défaut : sa joie était une calomnie !... Schildine, au milieu des caresses d'Ernest, avait oublié un moment qu'elle était épouse ; mais quand ses bras l'enlevèrent pour la rendre coupable, un éclair traversa son âme, elle reprit sa vertu, et, le repoussant avec indignation, elle le terrassa d'un regard et d'un de ces mots qui se créent alors et qu'on ne retrouve plus.

Ernest, anéanti, tomba à ses genoux, im-

plora son pardon, et parla de mourir s'il n'obtenait grâce.

Schildine savait qu'il pouvait mourir : elle lui tendit une main amie : une promesse solennelle d'attachement fraternel et pur sortit de leurs âmes ; tous deux, raffermis dans leur devoir par le danger qu'ils avaient couru, sentirent, à la sainteté de leur serment, que jamais il ne serait violé.

XVII

XVII

Il y a quelqu'un pour qui un homme n'est jamais mort, c'est celui qui l'a tué.

Adolphe ne pouvait calmer son agitation; il lui semblait que c'était une ombre qui,

sous le nom d'Ernest, venait se venger et le punir. Ernest, qu'il avait vu tomber frappé d'un coup mortel, avait été ressuscité par son mauvais génie, pour percer son âme d'un glaive plus douloureux et plus meurtrier.

La jalousie d'Adolphe tenait à sa vanité, mais la torture n'en était pas moins vive... Aujourd'hui la préférence prenait un caractère bien plus tranché, puisque Schildine était obligée de sacrifier jusqu'au devoir pour convaincre ! C'était dire qu'elle s'était trompée dans son choix, qu'Adolphe ne lui avait plu jadis que par des qualités extérieures, qu'un examen approfondi l'avait complètement désabusée sur son compte, et qu'Ernest était le seul qu'elle devait jadis aimer, puisqu'elle revenait à lui.

Toutes ces idées circulaient comme de l'huile ardente dans son cerveau, pendant qu'une chaise de poste le ramenait en toute

hâte à Paris. Rien n'avait pu l'arrêter : il avait laissé ses affaires dans la situation où elles se trouvaient, la passion qui l'obsédait alors ne permettant pas à l'intérêt ou à l'ambition de se glisser dans le plus petit recoin de sa pensée.

A chaque instant il mettait la tête à la portière pour regarder le chemin, qui disparaissait à ses yeux avec la rapidité d'un changement à vue de l'Opéra. Il murmurait contre la lenteur des chevaux, qui couraient au galop ; il s'indignait de l'obstacle imprévu d'une montagne qui, soudain, au détour d'une route unie, dressait sa perpendiculaire, et réduisait au pas lent, mesuré d'une cérémonie funèbre la course enflammée de la berline. Il poussait de la main et des genoux les parois de la voiture pour en accélérer la marche. Quand enfin il avait atteint le sommet et que la carrière se rouvrait large et emportée, il s'abandonnait de

toute sa force à l'élan rapide, et il se lançait dans l espace comme l'enfant sur l'escarpolette.

Qui racontera tout ce qui le dévorait alors et au milieu de quelles régions son imagination le précipitait, haletant et infatigable? Comme l'Arabe emporté sur un coursier sauvage qui brûle, en courant, l'espace, il suivait cette fantasque et vagabonde faculté qui le plongeait dans un monde, tout nouveau pour lui, d'angoisses et d'inquiétudes. Pendant qu'il était là, rongeant avec rage la distance qui le séparait encore, il se figurait sa femme tranquille, mollement assise sur l'édredon soyeux, prêtant l'oreille aux doux propos du séducteur; il l'entendait répondre par des protestations d'un amour éternel; il la voyait sourire, avec ce charme qu'il lui connaissait, au sourire de son amant; il voyait passer de l'un à l'autre l'étincelle électrique du regard; Schildine se

troublait ; Ernest couvrait de baisers la main blanche de sa maîtresse, il s'enhardissait, et pendant que la coquette ne résistait que ce qu'il fallait pour l'enflammer davantage, sa bouche audacieuse pressait les lèvres qui balbutiaient, et les infâmes!.... Oh! c'était alors qu'un déchirement aigu tenaillait sa poitrine!... Son cœur, trop étroit pour contenir tant de fiel et de colère, bondissait dans sa prison et battait ses flancs; il frappait la voiture de son front, serrait avec fureur entre ses doigts les panneaux qu'il brisait, et d'une voix étouffée par la fureur il criait au postillon : — Plus vite! plus vite!.... et celui-ci fouettait toujours, pour obéir à cet homme extraordinaire, qu'il eût pris pour un fou sans la générosité de ses pour-boire.

Adolphe était donc jaloux, et jaloux trompé!... double souffrance!... Je ne vous peindrai pas la jalousie, sentiment vague

dans le doute, mais si précis dans l'application : combinaison de l'égoïsme et de la peur, la plus grande preuve d'amour et la pensée où il y en a le moins, sentiment si plein d'inconséquence qu'il avance la perte de ce qu'il veut conserver ; car on prend toujours, pour ramener l'infidèle, les moyens les plus propres à l'éloigner.

Mais ici il ne s'agit pas de conserver ; il s'agit de surprendre et de se venger.

On aime mieux avoir à déplorer la mort que l'infidélité d'une femme : la trahison est humiliante et amère ; le regret de la mort a des charmes, on est certain qu'elle ne sera jamais à d'autres.

La jalousie veut toujours être instruite et se désespère de l'être.

C'est dans ces sentimens qu'Adolphe retrouva ce Paris témoin de ses anciens triomphes, dont tant de rues avaient été foulées par ses courses amoureuses ; il y rentrait

comme un roi vaincu, dans sa capitale, à la suite du triomphateur qui l'a conquise; c'est au milieu de la nuit qu'il s'y glissa, comme un homme qui médite un crime.

C'était, en effet, sa position d'esprit : mais comment arriver sans obstacle à l'éclaircissement qui lui devenait nécessaire?... retourner près de sa femme? il était certain de ne pouvoir se contenir, de lui laisser deviner ses projets par quelque sortie maladroite? il ne pouvait compter garder le masque long-temps, et pendant qu'il chercherait à découvrir le secret de sa trahison, il devait nécessairement l'en avertir. Il savait dissimuler ses pensées, mais dans le moment du calme : il ne pouvait être silencieux et muet pendant l'orage.

Il résolut de cacher son arrivée, de rester incognito à Paris, de prendre même un déguisement, s'il était nécessaire. Il loua un modeste cabinet d'hôtel garni, le plus obscur

qu'il pût trouver, pour éluder les soupçons; et revêtant le costume simple d'un ouvrier, il laissa croître ses favoris, sa barbe, et se disposa à exercer pour son compte le métier d'espion.

Dire ce qu'il voulait, je crois qu'il aurait eu beaucoup de peine à s'en rendre compte lui-même; tout se réduisait seulement à ce mot : *Voir....* Après avoir vu, il se promettait de décider.

C'était le soir surtout qu'il était urgent et utile d'observer... Il alla deux jours de suite rôder autour de l'hôtel de sa femme, examinant qui entrait ou sortait: rien encore ne pouvait le satisfaire; ni Schildine ni Ernest ne vinrent frapper ses yeux...—Ils sont coupables, ils se cachent, pensa-t-il; ils prennent des précautions...

Toutes les tortures que l'on peut inventer pour l'imagination il les subissait; il errait comme un fantôme devant la porte, jetant

çà et là des regards égarés : l'image de Schildine remplissait son insomnie de rêves de sang et de mort ; son nom, il le prononçait en le maudissant : il allait s'asseoir sur une pierre devant sa maison ; il restait jusqu'au jour, regardant son ombre se dessiner sur le rideau, tâchant de surprendre si une ombre étrangère venait s'y retracer avec la sienne et sentant son âme s'éteindre avec sa lumière.

Sa main déchirait sa poitrine, dont le sang teignait ses ongles : mais c'est à peine s'il s'aperçut de cette douleur ; il y en avait une auprès qui absorbait toutes les autres.

Le troisième jour, il était assis sur la même pierre au moment où le crépuscule du soir tombant dans les rues forme l'obscurité la plus profonde : il était à rêver, la main au front et le coude sur son genou, quand une femme s'approcha de lui et lui dit d'une voix douce :

— Brave homme, vite cette lettre à son adresse : voilà la course payée.

Elle jeta dans son chapeau une lettre, une pièce de deux francs, et rentra presque aussitôt dans sa maison.

Il avait reconnu Schildine ; sa voix avait remué dans son être ces cordes qu'il s'était jadis si souvent amusé à faire frémir pour elle.

Il dressa la tête : elle s'était déjà retournée, elle ne put le reconnaître ; mais lui ! sa voix n'eût pas été entendue, qu'il l'eût reconnue à sa taille légère et à cette démarche pleine de mollesse et de suavité.

Il se leva soudain. Immobile et froid, il sentait le papier trembler sous ses doigts... Il lui sembla que le hasard lui ménageait dans cette rencontre un moyen de découvrir le secret de son crime... il en fut encore plus certain quand il lut la suscription :

A monsieur Ernest.

Courir au premier magasin dont le gaz commençait à s'allumer, ouvrir la lettre et la lire fut pour lui plus prompt que la pensée, même la plus rapide.

Il n'y avait que ces mots :

« Mon ami, c'est pour demain soir dix » heures : nous passerons la nuit.

» SCHILDINE. »

— L'infâme! s'écria-t-il ; je voulais une preuve... la voilà !... et il n'a fallu, pour l'amener à cette horreur, qu'une absence de trois semaines!... Corruption! Les femmes sont lentes en amour ; elles sont pressées pour l'adultère.... Insensé! je n'ai pas prévu que la femme qui avait trahi pour moi son devoir de jeune fille trahirait pour un autre son devoir d'épouse!... et c'est Ernest, qu'elle paraissait dédaigner, qu'elle a méprisé pour moi!... Qu'a-t-il donc de si puis-

sant pour opérer en quinze jours la ruine d'une femme dont la possession m'a tant coûté!... Dieu! si tout ce qui m'est arrivé n'avait été qu'une feinte! s'ils étaient convenus, avant le mariage, de m'abuser par cette comédie! s'il avait été son amant comme moi! si, depuis son mariage, leur liaison avait continué!... j'aurais été joué comme le dernier des misérables!... Oh! oui! son chagrin, sa froideur, c'était ou le regret de n'être pas à lui, ou le chagrin de me voir gêner par ma présence leurs plaisirs adultères!... Me livrer à la honte, au mépris! Que de plaisanteries amères! comme ils ont dû m'immoler à leur gaîté! comme ils ont dû rire de ce pauvre mari jaloux et trompé comme les autres!... Et le public! mes amis! tout Paris doit le savoir, mon nom a grossi la liste des époux imbécilles, et toute ma vie d'intelligence et d'esprit est venu aboutir à l'opprobre, au ridicule!...

Avant de rentrer chez lui, il avait fait une emplette chez un armurier.

Toute sa nuit fut telle que vous pouvez vous la représenter; vingtfois il se demanda s'il ne vaudrait pas mieux se poignarder lui-même : mais quand on en aurait découvert la cause, quels sarcasmes viendraient bruire et folâtrer sur son tombeau! quelle jouissance, d'ailleurs, pour les deux amans d'être ainsi tout à coup débarrassés d'un geolier importun et dangereux! et puis ils devenaient libres...

Son parti fut pris irrévocablement.

Il se jeta sur son lit au moment où l'aurore commençait à blanchir son réduit... Un sommeil semblable à celui d'un condanmé à mort avait à peine engourdi ses sens quand on frappa à sa porte... il s'éveilla, surpris qu'on s'adressât à lui, qui certes ne devait attendre personne; il ouvrit avec humeur :

soudain des gardes municipaux, escortés d'un homme en habit noir, le sommèrent de les suivre.

— Où donc ?

— A la maison d'arrêt de la garde nationale.

— C'est une erreur... je ne suis pas...

— Vous êtes monsieur Adolphe de Sassenaye.

Il avait réponse à tout, excepté à son nom... Il resta interdit... il se remit, voulut entrer en explication ; on n'en écouta aucune. Il voulut se défendre : la force le subjugua. Frappé de terreur en lisant sur le papier qu'il avait vingt-quatre heures à passer en prison, voyant s'échapper une si admirable occasion de vengeance si la nuit le retenait captif, il voulut obtenir un délai ; il jura

d'obéir le lendemain : on ne voulut rien admettre.... il fut contraint de suivre la force publique.

XVIII

XVIII

Quand, après l'échaufourée de juillet, une voix venue je ne sais d'où eut prévenu les bourgeois qu'ils étaient libres, toute la bergerie française se proclama libre, pour pre-

mier acte d'indépendance se vautra devant le pouvoir nouveau et endossa la livrée de la servitude.

La fourmillière des boutiquiers donna sa mesure : en moins de quinze jours on eut une multitude barriolée qui avait un faux air d'armée.

Tout commerce autre que celui des draps bleus, pompons et buffleteries, fut interrompu. Je ne sais combien de banqueroutes signalèrent le débarquement de la Liberté ; mais enfin, payé ou non, chacun eut son costume.

Un beau jour, le champ de mai reçut toute la capitale cramponnée à la crosse d'un fusil : non-seulement les rues en furent infestées ; les théâtres même, dans leurs pièces, mêlèrent aux chœurs un ou deux habits de la nouvelle valetaille : c'était partout une comédie.

Il n'y avait pas un seul bonnetier qui ne

rentrât chez lui fanatisé et convaincu que les espions des puissances étrangères conseilleraient à leurs maîtres de ne pas se frotter à un peuple de héros.

Bien des motifs excitèrent cet enthousiasme : d'abord, et avant tout, l'amour sacré de la patrie (voyez *la Marseillaise*, couplet 3e, vers 1er), puis la conservation des boutiques, gravement menacée par les libérateurs, mais surtout le juste et légitime orgueil de se promener le dimanche sur le boulevard avec son uniforme bien brossé, son *épouse* au bras, un petit garçon en mascarade de canonnier, et son caniche.

Ce n'est pas nous qui blâmerons cette noble émulation : Dieu merci ! nous avons assez vu au théâtre l'empressement et la fidélité minutieuse des comparses à exécuter les ordres du metteur en scène ; nous savons le bel effet que produisent dans un acte les évolutions militaires ; nous comprenons tout

ce qu'il y a de bonheur à représenter au naturel la troupe de M. Franconi.

Je ne parle pas des distinctions flatteuses attachées à la présence dans le bataillon, des acclamations qui saluaient le passage des légions, comme les femmes applaudissaient aux troupes qui défilaient en... j'allais dire en bon ordre... comme le tambour faisait palpiter le cœur des mères et des filles, heureuses quand elles avaient reconnu leur mari ou leur père à leur marche contre la mesure ou à la rondeur du ventre paternel, qui sortait de l'alignement. Tout cela, vous le savez : vous savez donc pourquoi tout le monde voulut être de la garde nationale.

Quand je dis tout le monde, vous comprenez de qui je parle.

Car il y a de ces gens qui se figurent que quelque chose les dispense de porter un habit galonné à l'instar des chasseurs de la vieille noblesse, qui trouvent ridicule de

marcher au pas sous l'ordre de celui qui est à leurs genoux en habit bourgeois, qui ne veulent pas être condamnés à mettre la main sur des ivrognes ou des filles publiques, et qui demandent de la liberté ailleurs que sur le fronton d'un corps-de-garde!

Ceux-là aiment mieux, s'il le faut, aller en prison que de vaguer en patrouille comme des vétérans de la ligne : ceux-là ne veulent pas être gardes nationaux!

Car, qu'est-ce qu'un garde national?

Un garde national, variété de l'espèce que la mort de Cuvier l'a empêché de classer, est une chose qui pèse de 120 à 160 livres, y compris le fourniment.

Un garde national se compte et se numérote comme les moutons du Berry.

Un garde national est partie intégrante d'une agglomération qui peut arracher un homme d'âme et de pensée à ses généreuses et libérables inspirations, pour le forcer

d'aller, sous la rubrique d'un caporal, empêcher d'entrer dans le Louvre un paquet, ou dans les Tuileries une casquette.

Un garde national est passementier ou rédacteur des *Débats,*

Marchand de bonnets de soie et de foulards au rabais,

Ou fabricant de gaînes et de boites en chagrin.

Un garde national a de fortes raisons de penser qu'il a une opinion : il déteste les jésuites, et il entend la messe de l'abbé Chatel.

Lorsque dans un café *la Quotidienne* lui tombe sous la main, il opère un geste qu'il tâche de rendre dédaigneux et il la rejette sur le marbre avec fracas.

Un garde national entreprend la commission pour les rubans et la cochenille ; il sait jouer aux dominos et il estime *le Constitutionnel.*

Un garde national accuse Charles X, qui, comme l'on sait, a fait tirer sur le peuple, et, les 5 et 6 juin, il a tiré sur des ouvriers et des enfans!

Un garde national se grise quand il monte sa garde, en signe de réjouissance.

Un garde national aida à la chute de Charles X, qui n'avait pas violé la Charte, et il fera feu pour protéger toutes les violations de la Charte.

Un garde national a commencé par être garde national, et il a fini par être gendarme.

Un garde national est le conservateur patenté du rez-de-chaussée; il le conservera. Pendant l'invasion étrangère, il dispersera les émeutiers, il renfoncera chez eux les mécontens qui trouveront que les alliés arrivent trop vite, il gardera les villes saines et sauves : quand la guerre sera finie, il changera

la couleur de sa cocarde, députera des chefs pour complimenter, et s'empressera de paraître en grande tenue à la première revue du Roi.

Un garde national dîne dans son arrière-boutique avec son épouse et son cousin; un chaland entre, demande deux liards de poivre; le commandant répond: Voilà!... se lève, vient avec ses épaulettes et son sabre, détache un cornet, y verse la poudre impalpable, reçoit un sou, rend la monnaie, et revient près de son épouse se livrer aux charmes de la conversation.

Un garde national a fait banqueroute.

Un garde national a la croix d'honneur.

Enfin, un garde national est..... un de plus.

Voilà, à peu près, pourquoi bien des gens ne voulurent pas être gardes nationaux, voilà

pourquoi d'autres se dégoutèrent bientôt de l'être.

Car, hélas! nous sommes en France, où rien n'est de longue durée, pas même la sottise!

Les législateurs, en face d'un aussi beau feu, prévirent qu'il devait s'éteindre.... c'est ce qui arriva. L'enthousiasme se refroidit : ce n'est pas à moi qu'il faut demander pourquoi. Je ne sais pas si la Pologne, la Belgique ou l'Italie y sont pour quelque chose.... je suis de France, moi; je suis d'une nation qui veut, qui demande, sans savoir ni ce qu'elle veut ni ce qu'il lui faut, qui enlève même parfois ce qu'elle désire, mais qui ne réfléchit qu'après.

Tant il y a donc qu'il fallut rendre aux gardes nationaux leur enthousiasme, comme aux cholériques la chaleur par la friction. Il se trouva dans la loi un article de prévoyance,

né au milieu de l'exaltation universelle : c'est l'établissement d'un conseil de discipline, ayant pour point de départ un tribunal, et pour terme une prison.

XIX

XIX

En qualité de Français, un des premiers soins d'Adolphe fut, après les trois immortelles qui sont mortes, de lire la loi, pour y chercher à quelle sottise il pouvait être con-

damné au profit de la populace ; il y lut : « Article… Tout citoyen…. *sera tenu de faire partie de la garde nationale dans le lieu de son domicile réel, etc., etc.* »

N'habitant la capitale qu'en passant, puisque son domicile réel était en province auprès de son père, il se jugea exempt : le bon sens, d'ailleurs, indiquait que, n'ayant rien à Paris, il n'avait rien à y défendre ; que, n'étant rien dans l'État, ne possédant aucun droit, ne pouvant pas même nommer de députés, niaiserie qu'en vérité on ne devrait refuser à personne, il ne devait pas subir de charges quand il n'avait aucun privilége ; enfin, il croyait que le sens commun et la France avaient quelques rapports ensemble…..

Mais tout à coup, et souvent, retentirent à ses oreilles les mots de : l'Hôtel des Haricots !….. mauvais Français !….. et autres raisonnemens puissans et irrésistibles… Un

garde national lui promit qu'on le dénoncerait : il fut dénoncé.....

Un beau matin, un domestique de la mairie apporta un papier où il était imprimé qu'il était chasseur de la... je ne sais quelle légion.. Fort de son droit, qui émanait de la loi, il réclama.

Pendant qu'il réclamait auprès du conseil de recensement, le conseil de discipline allait son train; on le cita à *comparoir*. Il poussa la condescendance jusqu'à *comparoir*.

Un conseil de discipline est toujours formé ainsi qu'il suit : un vitrier, un poëlier-fumiste, un employé à la police, un pâtissier, un avoué, un perruquier, un maître tailleur, et un membre du comité de lecture du théâtre des Funambules.

Intimidé par la majesté de ses juges, il soumit poliment ses motifs de réforme.

On lui répondit qu'il devait s'adresser au conseil de recensement, qui jugerait s'il était

ou non compris dans la chaîne de la galère parisienne ; et en attendant que le conseil de recensement eût examiné s'il était de la garde nationale, le conseil de discipline le condamna à la prison comme n'ayant pas fait son service dans la garde nationale.

Il se présenta devant le conseil de recensement, composé de messieurs qui bouchent l'intervalle entre la boutique et l'intelligence, hommes présumés susceptibles de sens commun et présidés par le maire ou son double.

Celui-ci débuta par lui demander pourquoi il ne voulait pas servir sa patrie.....

Adolphe le regarda à deux fois.... Ce mot de patrie fait toujours pouffer de rire.

On crut qu'il n'avait pas compris ; on recommença la question avec la gravité d'un receveur des contributions.

Adolphe développa ses causes d'exemption.... on n'en tint aucun compte.... on lui

dit que son domicile réel était à Paris, par la raison que cela leur paraissait ainsi. Cette insolence de magistrature prévôtale le troubla; je ne puis même cacher qu'ignorant les ressources de la chicane, il fut complètement bête : on le jugea capable d'être garde national, il fut maintenu.

Ce qui le perdit surtout, ce fut la croyance aux termes de la loi : comme un prolétaire, il oublia qu'elle était conçue de même que toutes les lois de la France, c'est-à-dire de façon à pouvoir se prêter à tout ce qu'on veut. Le législateur, rusé comme une Chambre libérale, a pourvu à l'existence des procureurs, des huissiers et des jugeurs de toute espèce.

Au milieu de ses premiers symptômes de jalousie, sa pensée, remplie d'une seule idée, sa femme et ses doutes sur elle, il négligea totalement les petitesses de la vie, y compris ses devoirs de citoyen.

Il se trouva, sans y réfléchir, bien et dûment recruté.

Les inquiétudes, le voyage consumèrent le temps; on agit, la police eut son cours; le maire (un maire est si bête!) présuma qu'il n'avait pu s'absenter que pour éviter la prison; la police alla aux enquêtes; enfin on le découvrit dans son petit hôtel, où il ne pouvait s'être réfugié que pour se soustraire à l'exécution de l'arrêt du conseil de discipline.

Le voilà donc qui descend, à six heures du matin, entre deux sbires, au grand étonnement de la portière.

Vingt fois il essaya de corrompre avec de l'or les gardes municipaux; mais les gendarmes ressemblent aux libéraux, il faut que le marché se fasse à huis-clos; un témoin les gêne.

Impossible donc d'obtenir le moindre répit. Il parla d'intérêts de famille, d'un grand

danger, etc, etc..... Immobiles!.... Peu importe que les arrêts lancés par ce tribunal, qui a écrit sur ses drapeaux : *Liberté, ordre public!* oppriment votre liberté et nuisent à l'ordre particulier.

Rien n'est écouté, rien n'est entendu; vous êtes *empoigné* par ceux qui, sous tous les régimes, ont empoigné sur le mandat d'un commissaire ou d'un mouchard, vous êtes empoigné, dis-je, au nom du tribunal qui a écrit sur ses drapeaux: *Liberté, ordre public!*

Si vous ne pouvez payer un fiacre, vous traversez les rues de Paris comme un forçat, flanqué de la gendarmerie, qui vous remorque au nom du tribunal qui a écrit sur ses drapeaux : *Liberté, ordre public!*

XX

XX

A son arrivée à la prison, Adolphe fut reçu par le poste avec ces regards et ces physionomies que vous savez. Le municipal l'accompagna au secrétariat de la Concier-

gerie ; un employé, poli et froid, écrivit son nom sur un registre, et il signa (car, quand on est ainsi condamné, on sait écrire), et on le poussa dans une grande chambre ; il entra, et soudain son odorat fut saisi par la fumée du tabac : on l'entoure, on le félicite sur sa bien-venue ; ceux qui croient avoir de l'esprit en font, et ceux qui n'en ont pas écoutent et rient.

La salle où nous pénétrons offre un carré de 25 à 30 pieds ; le mobilier consiste en un poële, où l'on hasarde matin et soir une bûchette ; il y a deux tables et quatre bancs de bois, comme chez les frères de l'école chrétienne.

Les murailles sont nues, sans ornement ; je me trompe, elles sont à l'instar des murs de Paris, enjolivés de figures et de mots pareils à ceux que les agens de police effacent chaque matin des statues du pont Louis XVI.

Les occupations ordinaires des victimes

sont peu variées; le jeu, l'écarté, la pipe, le vin, la bière, remplissent les loisirs de la captivité.

A neuf heures sonnant, il faut monter au dortoir, situé dans de vastes salles froides et glacées, où les lits, au nombre de 100 ou 150, et larges de 18 pouces à peu près, sont rangés les uns auprès des autres : on dirait un hôpital militaire improvisé dans une grange. Une mauvaise paillasse et un matelas épais et rembourré comme les banquettes du théâtre de la Gaîté forment la couchette, où, la plupart du temps, on se plonge tout habillé pour échapper au contact des draps blancs.

Chaque jour, un officier d'état-major doit venir visiter les détenus : il leur demande s'il ne leur manque rien, s'ils ont une plainte à former; quand ils forment une demande ou une plainte, il répond que cela ne le regarde pas.

On ne peut voir un prisonnier sans une

autorisation du maire: il est libre de la refuser; quand il l'accorde, on se parle, séparés par une grille.

Il n'y a aucune circonstance au monde qui puisse valoir à un détenu la permission de sortir. Quelque grave que soit une indisposition, quelque dangereuse que soit une maladie, vous ne pourrez vous absenter : pendant le choléra on ne s'est pas relâché de cette rigueur.

Je m'informai auprès du concierge combien de malades, pendant l'épidémie, avaient été victimes de cette rigueur. — Aucun, me répondit-il.... Comme il me tournait le dos, je ne l'ai pas vu sourire.

Un pauvre homme ne possédant qu'une misérable échoppe de cordonnier est enlevé par les gendarmes dans le moment où sa femme lutte avec l'agonie; elle meurt le lendemain : tous ses moyens sont employés pour obtenir une sortie, rien n'est admis :

pendant ce temps on saisit sa boutique; quand il sort, à l'expiration de sa peine, il trouve sa petite propriété vendue, et cherche en vain ses deux enfans, qui, chassés par la justice, ont disparu du quartier, mourant de honte et de faim, et ont jusqu'ici échappé à ses recherches.

On ne donne pas d'alimens aux condamnés; ce n'est qu'en payant bien que l'on peut faire deux repas supportables : celui qui n'aurait pas de ressources serait forcé de se passer de nourriture : ceci est exact, et mérite, entre autrès, qu'on en garantisse l'exactitude.

En général, tout, dans ce séjour de vengeance, et de risible vengeance, est marqué au coin du mépris des hommes; et si l'on en juge par ce qu'Adolphe a vu le jour de sa prison, on ne prendra pas une haute idée de la justice et de la sagacité des conseils de discipline.

Un des détenus avait été malade le jour même de sa garde ; son état dangereux était attesté par le certificat de son médecin , signé et irrécusable ; il fut condamné , empoigné et traîné à la prison : il fallait avoir le certificat du médecin de la légion; peut-être n'avait-on pu le faire appeler, peut-être était-il à sa maison de campagne, peut-être , etc. , etc. : qu'importe ! il fallait avoir le certificat du médecin de la légion.

Deux autres avaient pour eux les droits les plus incontestables : le premier, Belge et âgé de 60 ans *, fut condamné sans qu'on voulût rien entendre; et, malgré ses réclamations et ses titres à l'appui, il fut pris par la force armée. — C'est fort injuste ! disait-il avec un accent indéfinissable ; ils me condamnent, quoiqu'ils sachent bien que je suis Belge et que je ne suis pas *neutralisé* Français.

* Double motif d'exemption.

Je présume que cette faute de langue l'a fait maintenir.

Le second est un brave propriétaire habitant depuis quelques années avec sa famille Brie-Comte-Robert, qui a pour lui, comme titres à l'exemption, les années voulues de service militaire, ses cinquante-sept ans, un domicile réel et bien réel à sept lieues de Paris. Ancien négociant, il y a conservé une adresse pour recevoir les lettres qui, par suite de son commerce, jadis fort étendu, peuvent lui arriver encore : on l'a guetté à son pied-à-terre, et, malgré son ignorance du jugement, ses lettres au maire, etc., etc., et surtout sa triple cause d'exemption, on l'a conduit à la maison d'arrêt.

Un artiste dramatique connu par des succès vint remplir ses vingt-quatre heures : au moment de sa sortie, il fut retenu trois autres jours pour une condamnation anté-

rieure à la grâce de juin. Je ne vous dirai pas à quels excès se livrèrent chez lui les agens de la force publique lorsqu'ils allèrent pour le prendre, et par quels attentats ils vengèrent leur désappointement. Chaque quartier a été témoin à son tour de scènes aussi déplorables, et l'on n'a pas oublié que naguère encore un homme ensanglanté, couvert de blessures et de coups, raconta, presque mourant, qu'après avoir quelque temps évité la poursuite des municipaux, il avait été surpris par eux dans son asile et qu'ils lui avaient fait expier de la façon la plus barbare leurs courses inutiles. Tout cela n'entre pas dans mon cadre; je n'ai pas précisément l'intention d'ajouter à la haine publique contre la gendarmerie nationale.

Que serait-ce donc s'il fallait aller à la recherche de tous les actes arbitraires de ce genre, comme l'avocat chargé de déterrer les belles actions des journées de juillet?

Mais les sbires frappent dans l'ombre et séparément les individus : un homme n'ose lui seul poursuivre la réparation de son injure devant les tribunaux *indépendans*... Sorti de la prison, il aime mieux oublier que d'entamer un procès qui peut le lancer dans une carrière d'embarras.

Sous les quinze ans de règne de la liberté, il y a tel membre de l'opposition qui n'eût pas voulu céder pour la moitié de sa fortune une situation aussi belle d'opprimé : il eût exploité avec un courage sans danger, qui l'eût rendu prodigieusement célèbre, cette tentative d'arbitraire, et la France eût donné deux cent mille francs de souscription pour acquitter son patriotisme.

Sous Charles X, si le moindre de ces attentats à la liberté individuelle eût été commis, vous savez tout ce qu'on eût poussé de clameurs et invoqué de vengeances contre l'oppression et les jésuites.

Mais aujourd'hui on n'aurait pas même les chances de l'originalité : se plaindre, c'est copier tout le monde.

XXI

XXI

Jamais prisonnier d'État voyant se fermer sur lui les portes d'une bastille qui ne doit se rouvrir que pour son cercueil, jamais condamné entrant, après le rejet de son pour-

voi, dans les sombres corridors de la Conciergerie, n'éprouva un serrement de cœur aussi terrible qu'Adolphe arrivant, avec un beau soleil, dans une prison qui devait ne le garder que vingt-quatre heures.

C'est que, pendant cet intervalle rapide, devait sonner l'heure qu'un historien pourrait appeler fatale.

Son arrivée excita parmi les prisonniers une rumeur de satisfaction : on aime assez ceux qui viennent être malheureux avec nous, surtout de ce malheur où tout semble risible et divertissant.

Mais Adolphe ne paraissait pas d'humeur à souffrir aucune plaisanterie, et son silence morne et glacé parut de nature à l'exiger des autres.

La journée entière se passa triste et monotone; mais lorsque l'ombre s'appesantit et que la nuit commença, cette nuit qui devait renfermer dans son sein le complément

de son outrage, il ne put contenir son indignation; il allait et venait, il parcourait à grands pas la salle et les corridors, il frappait les murs de son poing fermé, il cherchait à ébranler les portes, et regardait, avec un désespoir mêlé de désirs insaisissables, la hauteur des fenêtres qui donnaient sur l'étendue immense de la Halle aux Vins.

C'est une réunion assez pittoresque que celle des détenus : tous les états y sont confondus, c'est un salmi à peu près pareil à celui de Sainte-Pélagie. Adolphe était au supplice, non-seulement par lui, mais encore par les autres. Les maris trouvaient des quolibets interminables sur les occupations des femmes pendant leur absence, et chacun d'eux était bien persuadé que leur ami augmentait ce soir-là le nombre.

Les gros mots, plaisans parfois, allaient leur train ; les équivoques circulaient au milieu des rires, dont le résultat le plus clair

était l'envie de s'étourdir sur ses propres dangers ou de se consoler par l'infortune des autres.

Pendant ce temps, Adolphe regardait, n'écoutait personne et ne répondait qu'aux frémissemens de ses inquiétudes.

— Parbleu, dit l'un des détenus, il faut que je vous conte une anecdote originale dont j'ai été le premier témoin.

Et il leur détailla les divers épisodes d'une aventure où le mari, retenu dans cette même prison, jouait un rôle tout à fait burlesque.

Il fallait entendre le chorus universel d'acclamations saluer les infortunes conjugales : on eût dit, en vérité, une troupe de croque-morts plaisantant sur le voyage des gens qu'ils conduisent au dernier gîte, oubliant que le même sort les attend et qu'on les conduira bientôt au même rendez-vous avec les mêmes chevaux et la même voiture.

Et Adolphe, toujours collé à sa vitre, mesurait du regard la distance des fenêtres au sol.

— Eh bien! que fait donc le camarade? s'écria l'un des rieurs, étonné d'un silence et d'une obstination si ridicule à fuir la joie générale? est-ce qu'il aime tant sa liberté qu'il envie celle des oiseaux de nuits qui voltigent autour de nos grilles?

— Est-ce que c'est un monsieur trop fier pour prendre sa part de nos plaisirs? murmura avec dépit le plus proche voisin d'Adolphe.

Il se retourna avec furie; mais lorsqu'ils eurent jeté les yeux sur lui, sa pâleur leur parut tellement extraordinaire, qu'oubliant tout autre sentiment ils se levèrent et coururent à lui en s'informant avec intérêt de sa souffrance.

— Je ne puis vous la confier, leur dit-il : sachez seulement que ma vie, mon honneur

sont attachés à chaque instant qui s'écoule! Si, dans une heure, je ne suis pas libre, je suis déshonoré...

Un silence général suivit ces mots : chacun baissa la tête, comme s'il avait compris qu'Adolphe était un autre homme, un être au-dessus d'eux, également recommandable par son intelligence, par son rang et par ses infortunes.

Les prisonniers que renfermait cette enceinte avaient, il est vrai, maudit les gendarmes qui les avaient amenés, ils avaient boudé pendant cinq minutes après leur arrivée, mais ensuite la peine s'était apaisée, on avait compté en riant combien d'heures on devait passer ensemble, on avait dessiné des grossièretés sur la muraille, on avait chanté, bu, etc.; le mot de liberté avait été bien vite oublié comme un bagage inutile, et le soin d'abréger par le plaisir une journée insipide était devenu leur seul et unique

mot d'ordre : aussi, lorsqu'ils virent Adolphe parler aussi gravement de sa captivité, ils comprirent qu'il s'agissait de quelque chose d'important et ils cherchèrent les moyens de le faire échapper.

Tout à coup un d'eux proposa un expédient qui fut adopté avec enthousiasme. On courut aux lits, on coupa les draps en bandes solides, une extrémité fut attachée au panneau de la fenêtre ; Adolphe saisit le bout de cette échelle improvisée, remercia de la main ses libérateurs, descendit et disparut.

Schildine commençait à être inquiète du silence de son mari : plusieurs de ses lettres étaient restées sans réponse : elle confiait son inquiétude à sa mère et à celui qui, s'estimant trop pour oser conserver même une espérance, s'était dévoué à son sort comme un ami, comme un frère, pour la consoler, la conseiller, la défendre.

Du moment où tous les deux avaient pris le ciel à témoin de l'éternelle pureté de leur affection, tout ce qu'il y avait de terrestre et de profane dans leur attachement s'était évanoui pour faire place aux regrets d'avoir pu s'oublier un moment et aux sermens de ne plus s'oublier jamais.

Chaque jour, Mme de Marcilly demandait à Schildine des nouvelles de son mari; elle était impatiente d'en apprendre, certaine que toutes ses actions répondraient à ses plans sagement combinés.

Elle trouvait sans cesse le moyen de réunir Ernest et Schildine; elle les menait chez ses amis, au spectacle, au bal, partout enfin où se trouvait du monde, et cela pour deux motifs : pour entretenir la liaison adultère qu'elle croyait fermement exister entre eux, ensuite afin que le public ayant continuellement sous les yeux l'habitude établie entre les jeunes gens, en devînt tellement

scandalisé qu'il en murmurât hautement, et qu'il y eut dans la société de Paris un tel retentissement qu'Adolphe ne pût manquer, en arrivant, d'en apprendre quelque chose de la bouche même des indifférens.

Schildine, d'autant plus libre avec Ernest que leur tendresse ne leur donnait pas à rougir, se prêtait aux désirs de sa tutrice avec une très-grande complaisance : elle l'accompagnait partout, avec Ernest ou sans lui, bénissant Dieu d'avoir retrouvé sa mère et se désolant que son mari manquât aux félicités de sa vie.

La fête de Mme de Marcilly approchait, et Schildine, revenue avec naïveté aux usages de famille, voulut la célébrer.

Une soirée fut arrangée. Comme la réunion devait être joyeuse et animée, Schildine, pensant que la nuit s'écoulerait sans que l'on songeât à la retraite, avait écrit à Ernest, pour l'en prévenir, le petit billet

qu'elle a, comme nous l'avons vu plus haut, confié à son mari, qu'à sa tournure grossière, son costume, et surtout sa station près d'une borne, elle avait pris pour un commissionnaire.

A peine échappé de sa prison, Adolphe courut vis-à-vis la maison où sa femme devait sans doute attendre un amant.

Les bras croisés, la tête basse et les yeux stupidement fixés à terre, il se promenait de long en large comme un rêveur ou comme un factionnaire, cherchant à se rendre compte du silence et de la solitude qu'il voyait régner dans les appartemens de sa femme : nulle lumière ne se réfléchissait sur les vitres, aucun mouvement n'agitait les rideaux.

Il n'y avait donc personne!... mais s'il y avait quelqu'un... si déjà l'amant était entré... si déjà, l'un près de l'autre, à l'ombre

d'une nuit si douce aux coupables, ils souillaient de leurs plaisirs cette couche !...

A cette idée il ne put contenir son indignation ; il avança vers la porte : il allait frapper, lorsqu'au bout de la rue il crut entrevoir un homme au bras d'une femme... ce pouvaient bien être ceux qu'il cherchait... il voulut s'en assurer ; il passa de l'autre côté de la rue, où l'ombre du bâtiment, projetée sur le pavé, laissait les rayons de la lune éclairer la route des arrivans.

C'étaient, en effet, Ernest et Schildine. La soirée avait été monotone, comme la plupart de celles où l'on fête les hautes supériorités maternelles et paternelles. On se quitta d'assez bonne heure, et Ernest reconduisit son amie. Adolphe les suivit à quelques pas avec la finesse d'un chat-tigre qui guette sa proie ; son cœur bondissait de fureur et de jalousie, sa main convulsive apprêtait une arme.

Lorsque Schildine fut arrivée à sa porte, Ernest lui baisa religieusement la main et frappa... Schildine entra... Ernest, qui avait encore un mot à lui dire, leva un pied et allait pénétrer après elle lorsque le mot *Infâme!* retentit à son oreille, et Schildine tomba dans ses bras en poussant un cri.

XXII

XXII

Après vous la *Gazette des Tribunaux,* monsieur... vous gardez si long-temps les journaux! on dirait que vous les apprenez par cœur.

— Pardon, monsieur, voici... mais c'est qu'il y a aujourd'hui une cause si intéressante...

— Ah! ah! c'est heureux!... la politique est si bête... et la France aussi... qu'il n'y a vraiment plus que le crime de pittoresque! Lisons.

Selon sa louable habitude, le rédacteur n'avait pas mis en entier les noms des personnages; il n'avait livré au public que les initiales et les finales avec des points en nombre égal à celui des lettres, mais l'état, la demeure, les relations habituelles, etc., etc., tout cela était plus clair qu'un signalement.

Une assemblée immense, composée de gens de haut parage et de dames élégantes, encombre les bancs de la Cour d'assises; jamais cause n'excita un pareil empressement. Ce procès fera époque dans les annales du barreau à côté de ceux de Béranger, de Papavoine et de Contrafatto.

Les débats sont présidés par un magistrat généralement estimé : sous Napoléon il condamna Moreau ; en 1815, il acquitta Trestaillon, et prononça la peine de mort contre un pauvre homme qui, n'ayant pas de pain, avait crevé un sac de grain appartenant au gouvernement. Notre juge avait forcé les membres de la Cour prévôtale de comprendre que les délits politiques ont des résultats très-graves, et le pauvre homme avait été exécuté. Il avait encore risqué deux ou trois actes de ce genre qui lui avaient donné l'espoir d'obtenir la croix et le titre de baron : mais comme Charles X lui fit attendre cette faveur, il était devenu carbonaro et avait voté pour l'acquittement du *Constitutionnel*. Cette défection l'avait très-bien posé dans l'esprit du parti qui divinisait les traîtres et qui ne tenait compte que des vertus auxquelles on renonçait. Depuis il avait trempé dans toutes les conspirations, s'était trouvé au fauteuil pour les

protéger et les faire absoudre, et enfin avait si bien agencé sa vie, brouillé ses souvenirs et rajusté sa concience, qu'il en était résulté le plus honnête homme de président qui fût aux alentours de la salle des Pas-Perdus.

Les conseillers qui l'assistaient n'avaient pas eu une carrière si brillante.

Le premier vivait avec une actrice qu'il entretenait et pour laquelle il avait quitté sa femme.

L'autre était soupçonné d'avoir empoisonné son frère pour hériter de sa fortune, dont il allait disposer en faveur d'un enfant qu'il avait eu de sa femme de chambre.

Quant aux deux autres, on ne les accusait que d'une peccadille : on prétendait qu'ils avaient reçu une somme assez forte pour ruiner un mineur en faisant disparaître adroitement d'un dossier une pièce importante.

C'étaient ces messieurs qui allaient rendre

la justice et qui décident habituellement de la vie et de l'honneur de leurs semblables !

L'huissier ordonna le silence, et l'accusé fut introduit au milieu des marques d'un intérêt général. La jalousie l'avait porté à la vengeance, et c'est un crime qui rend intéressant le coupable, surtout aux yeux des femmes.

Il déclara se nommer Adolphe de Sassenaye, et, du reste, il promit de garder le silence sur tous les détails de la cause, promesse qu'il tint religieusement.

— Faites avancer les témoins, dit le présisident.

Le premier était un pâtissier, lieutenant de la garde nationale, décoré de la Légion-d'Honneur.

Il déposa en ces termes :

— J'était à faire patrouille avec mes hommes... j'entends pan... pan ! que je me dis, voilà quelque chose... on a tiré, assassiné

quelqu'un... bon! allons voir ça... j'entre dans la rue... bon!... un particulier accourait à toutes jambes... il veut s'échapper... je vais au-devant... on lui barre le passage..... bon!... il s'arrête... on court dessus, on le saisit et on le mène au poste...

— Reconnaissez-vous monsieur pour l'avoir arrêté?

— A peu près... cependant il paraissait plus petit... non, plus grand... à cause de la lune... et puis, d'ailleurs, cela ne me regarde pas; cela regarde la gendarmerie, qui l'est venu prendre et qui l'a emmené.

Le second témoin est un jeune homme nommé Ernest Seligny; il ne sait rien, sinon que, reconduisant madame de Sassenaye chez elle, un soir, il avait entendu un coup de pistolet, et cette dame, en jetant un grand cri, était tombée dans ses bras, blessée assez dangereusement; son sang avait aussitôt rougi ses mains.

— Reconnaîtriez-vous celui qui a tiré le coup de pistolet ?

— Non...

Un murmure de satisfaction circula dans l'assemblée : on approuva la discrétion du jeune homme, qui devait certainement avoir reconnu l'accusé.

— Il se conduit bien, disait-on ; il n'y a pas de mal à être l'amant d'une femme, mais il ne faut pas faire condamner le mari.

Le troisième témoin excita à son apparition une rumeur telle que les huissiers eurent toutes les peines du monde à obtenir du silence.

— Schildine de Sassenaye, lui demanda le président, dites-nous ce que vous savez.

A ce nom de Schildine, que tant de drame avait recommandé depuis long-temps à l'attention publique, les rangs se pressèrent pour donner place à tous les curieux avides de la voir : les yeux se fixèrent sur elle, ani-

més et brillans, et l'assemblée entière se tut comme un seul homme pour l'entendre.

Le président, qui habituellement remplissait sa place avec l'impartialité, la dignité et la convenance bien connues d'un facétieux magistrat, lançait sur elle des regards d'inquisiteur : il y avait dans leur expression je ne sais quoi de vindicatif que l'on ne pouvait sans doute attribuer qu'à sa haine pour le crime, à moins que nous ne veuillions adopter un bruit qui l'accusait d'avoir voulu mettre à sa justice, quand Schildine fut la réclamer, un prix que celle-ci refusa avec indignation.

— Je rentrais... j'avais passé la soirée chez ma mère, dit Schildine d'une voix faible et incertaine après s'être assise, car l'émotion, la terreur et sa blessure à peine guérie lui ôtaient les forces... je rentrais chez moi...

— Avec monsieur Ernest, dit le président ; cela est connu : poursuivez.

Adolphe tressaillit sur son banc, et les gendarmes eurent beaucoup de peine à le contenir.

— La porte était à peine ouverte, poursuivit-elle, et j'allais entrer...

— Avec monsieur Ernest, dit le président.

Un léger murmure courut dans la salle.

— Au moment où je me retournais pour lui dire adieu, un coup violent engourdit mon bras : j'entendis un grand bruit, et je tombai évanouie.

— N'avez-vous pas reconnu l'accusé à sa tournure, à sa taille? pouvez-vous nous dire de quelle façon il était *coiffé* ce jour-là ?

— A cette indécente et cruelle ironie du représentant de la loi, l'indignation éclata ; le bruit ne put être apaisé que par l'intervention de la force armée, et le président annonça que si pareille inconvenance se représentait, il ferait évacuer la salle.

L'avocat du prévenu se leva et lui rappela que la déposition d'une épouse ne pouvait être reçue qu'à titre de renseignement, et que sa qualité devait l'exposer moins que toute autre à des questions aussi étranges.

Schildine, du reste, fut admirable dans cette audience : elle était bien certaine de la culpabilité d'Adolphe, mais elle lui avait pardonné : elle le défendit avec tout le talent que donne l'âme et la vertu... elle eut de ces mouvemens qui transportèrent d'admiration tous les spectateurs... elle ruina l'accusation de fond en comble ; elle fit de sa tendresse pour lui, de son amour pour elle un tableau si déchirant, si pathétique, que tout le public et les femmes même la crurent innocente et pure en dépit des bruits qui couraient sur son compte : enfin elle pleura de ces pleurs dont personne n'ose douter... elle demanda à mourir avec son mari... elle dit de ces choses inspirées que vous aurez entendues,

qui vous auront touché, attendri, mais que vous ne pouvez retenir : car, ce qui fait le sublime d'un pareil plaidoyer, ce ne sont pas les mots, c'est l'accent...

Tout sanglottait autour d'elle : mais Adolphe surtout fut ému ; l'éloquence de Schildine lui attesta son innocence.

Le procureur du roi dissipa par son organe aigre et sec l'attendrissement général ; il prouva qu'Adolphe était coupable, et il le prouva en reconnaissant que Schildine était adultère : il enchâssa si bien ces deux argumens, qui n'avaient aucun rapport, il démontra si adroitement l'existence de l'un par la démonstration de l'autre, il groupa tellement les probalités autour de l'incertitude, et corrobora si puissamment les faits douteux à l'aide des faits qui n'étaient pas même indiqués, qu'il parvint à prononcer un beau discours d'une heure et demie, qu'il termina en

fulminant un épiphonème admirable contre la liberté de la presse.

Les plus brillans passages de son réquisitoire lui avaient servi, quand il n'était qu'avocat, dans un discours contre le ministère des ordonnances.

Le défenseur d'Adolphe avait une belle cause à plaider : il parla de tout, excepté de l'affaire. Il commença par tracer un tableau glorieux de la révolution de juillet ; il peignit les barricades s'élevant dans les rues, et les bienfaits immenses qui suivent toujours les révolutions... Il découvrit son front, baissa sa toque, et fit l'éloge de La Fayette, chez lequel il va tous les mois boire du punch à sa soirée. Il protesta de sa haine pour le despotisme, qui ne le nommait pas procureur du roi. Puis il en vint à son client ; il jura qu'il n'était pas un assassin. Il cita Ovide, *de Arte amandi*, Justinien, au chapitre des *Guet-Apens*, et finit en s'en référant aux lu-

mières du jury, qu'il salua avec une grâce toute particulière.

Les jurés, extrêmement flattés, lui rendirent son salut.

Ils entrèrent dans la salle des délibérations.

Après un résumé impartial, où le président leur dit qu'il y avait contre l'accusé des indices irrécusables, il les engagea à être très-sévères, parce qu'il y avait fort longtemps qu'on n'avait condamné personne à mort. Il ajouta que, si l'énormité de la peine troublait leur conscience, ils pouvaient être tranquilles, qu'il restait toujours la clémence du roi.

Le jury, composé d'imbécilles influencés par un beau parleur, ne condamne jamais quand les preuves sont palpables : il n'y aurait pas grande finesse à juger une chose aussi facile. Ce que veut le jury, avant tout, c'est la gloire, la satisfaction d'exercer son omnipotence, et de montrer une sagacité

qui démêle les choses vraies des choses fausses.

Comme il n'y avait aucune preuve positive de culpabilité, le jury déclara Adolphe coupable.

Quand le président lut l'article de la loi qui condamnait le prévenu aux travaux forcés, un cri universel d'horreur s'éleva, quelques voix maudirent les juges.

Une seule personne, dans cette foule, parut ne pas partager l'indignation générale; elle se leva un moment au-dessus des autres, et regarda Adolphe avec un de ces sourires que de Lacroix sait si bien peindre : c'était Mme de Marcilly.

XXIII

XXIII

Le bagne de Toulon renfermait depuis quelque temps un forçat d'une nouvelle espèce.

Rien ne pouvait l'arracher à sa mélancolie.

Lorsqu'il parut pour la première fois à Bicêtre parmi les malheureux qui attendaient le départ de la chaîne, ce fut une stupéfaction, une surprise générale.

Depuis long-temps une pareille physionomie n'était venue former, par sa noblesse, un disparate aussi étrange avec les hideuses figures qui l'habitaient. On tenta de le distraire, de l'égayer par les formes habituelles de la société du lieu, mais rien ne put faire naître sur son front un seul sourire : son œil, constamment fixé sur la terre, semblait chercher à la remuer, à la percer : on eût dit qu'il voulait y creuser une fosse.

Pendant deux jours il refusa toute nourriture : il avait résolu de mourir.

Il serait mort sans doute, car il en avait la volonté ferme et calme, sans emportement, sans colère ; mais une jeune femme, après avoir, pendant ces deux jours-là, sollicité toutes les puissances du monde, était

enfin parvenue à obtenir la permission de le voir une heure sans témoin. Là, dans un entretien secret, où des larmes abondantes furent versées, où de tendres embrassemens scellèrent une réconciliation, de grands projets furent sans doute formés, car le nouveau condamné consentit à prendre des alimens et parut revenir à des idées de résignation.

Pourtant, lorsque le départ de la chaîne fut résolu, un désir violent le saisit encore, malgré les promesses qu'il avait faites de vivre... Il savait que l'opération de river le collier était dangereuse, et qu'un coup mal dirigé pouvait faire sauter en éclats la cervelle du malheureux appuyé sur l'enclume.

Lorsque vint son tour de soumettre sa tête au joug horrible, lorsque son nom, qui avait tant de fois retenti dans les sociétés les plus brillantes de la capitale, circula dans les couloirs infects de la prison, il se

confirma dans sa cruelle pensée. Se placer à faux et périr d'un coup de marteau lui sembla un bonheur. Vain espoir!... sa tête fut enclavée dans un étau où tout mouvement autre que celui qu'on lui voulait imprimer devint impossible, et il se releva avec ce cercle infâme qui lui ôtait jusqu'à la faculté de mourir....

Cependant il parut, après cette opération, moins triste qu'on aurait dû s'y attendre : il fallait que, dans son entretien avec cette femme, quelque chose eût été dit qui lui avait jeté au cœur une vive espérance.

La chaîne partit pour sa destination.

La route fut ce que vous l'a si admirablement peint Victor, mais celle-ci eut un épisode inconnu aux autres.

Une faible femme, dans l'âge de la jeunesse et de la beauté, timide et modeste, suivit constamment, à pied, dans un costume grossier, les galériens. A peine parais-

(Hugo)

sait-elle penser à ses douleurs et à ses souffrances, qui durent être affreuses. Se voir, pendant une marche de deux cents lieues, brûlée par le soleil ou mouillée par la pluie, escalader les montagnes, dormir dans une grange ou à la porte d'une prison, subir les ignobles railleries de la canaille, les rebuffades des gardiens et les sales ironies de ses compagnons de voyage, tout cela ne semblait pas l'occuper : une seule pensée absorbait ses sensations... Il y avait parmi les forçats un homme qu'elle ne quittait pas des yeux : lorsque la soif le tourmentait, elle lui présentait une boisson plus douce que l'eau bourbeuse des fossés ; lorsque la faim le pressait, au lieu du pain grossier que la loi lui accordait, elle lui en offrait comme il en avait toujours eu.... c'était une sœur affectueuse et tendre qui accompagnait son frère en veillant sur lui ; elle essuyait son front, que baignait une sueur glacée, et lui laissait le soir, avant de le quitter jus-

qu'au lendemain, un adieu plein de charmes et d'espoir. Cet affreux voyage dura trois semaines... trois semaines aussi dura ce dévoûment héroïque.

Nous n'en serons pas surpris, nous qui connaissons Schildine, nous qui connaissons les femmes!

Une idée bien fixe dominait sa douleur; car, à peine arrivée à Toulon, Schildine consacra à des opérations inconnues des sommes énormes. Il paraît qu'il y eut bien des consciences à payer, bien des préparatifs à faire, bien des expédiens à trouver, bien des irrésolutions à vaincre. Mme de Marcilly était pour moitié dans toutes ses démarches, c'est elle qui applanit bien des difficultés, et enfin, après de longs jours consacrés à ourdir un grand projet, Schildine était aux portes de Toulon, munie d'un passeport adroitement surchargé, et attendant avec impatience, dans une voi-

ture à trois chevaux qui s'agitaient sous le poids du postillon, l'arrivée d'un étranger avec lequel elle devait fuir et passer la frontière.

Quelques momens s'étaient écoulés depuis qu'avait sonné l'heure du rendez-vous ; elle commençait à craindre, mais elle pensait que sa mère était sur la route pour lui faciliter le passage à prix d'or, s'il le fallait, et sa présence la rassurait contre tous les accidens.

Pendant qu'elle se rassurait, un coup de canon se fit entendre.

— Tiens ! dit le postillon étonné, voilà un forçat qui vient de s'évader !... ces coquins-là, ça aime la liberté tout de même !... faut espérer qu'on le rattrapera.

Schildine leva les yeux au ciel, et demanda que le prisonnier pût s'évader et n'être pas repris.

Le temps se passait dans l'attente, toutes

les heures sonnaient plus lentes et plus graves dans les ténèbres....

Enfin, la nuit entière s'écoula au milieu des terreurs de Schildine, toujours priant dans sa voiture, et des juremens du postillon, sur le retard de celui qui se faisait attendre.

L'aurore parut, et Schildine, désespérée, retourna à son hôtel.

Le jour même, elle lut dans le journal du département la note suivante :

« Cette nuit, grande alerte au bagne : le « nommé Adolphe S... avait, de complicité « avec son compagnon de chaîne, formé un « plan d'évasion. Il paraît que des relations « assez étendues avaient mis à leur disposition « de l'or en abondance ; on prétend que plu- « sieurs gardiens avaient reçu des sommes im- « portantes pour favoriser sa fuite.

« Cinq minutes avant l'heure fixée pour la

« fuite, le directeur du bagne reçut une lettre « dans laquelle on l'avertissait du projet « des deux scélérats.... Il s'empressa de sortir « pour donner des ordres et empêcher le « succès de cette tentative.

« A peine fut-il entré dans la cour que le « factionnaire de l'intérieur signala la dispa- « rution des deux fugitifs; on tira le canon, « tous les employés se mirent en campagne, « et enfin ils découvrirent le nommé Adol- « phe au moment où il allait escalader les « murs de la dernière enceinte.

« On voulut l'arrêter : comme il avait sans « doute reçu du dehors une lime et une arme, « il s'était servi de la première pour couper « sa chaîne, qui l'eût embarrassé dans sa fuite, « et il employa la seconde pour se défendre. « D'un coup de poignard il étendit à ses « pieds un de ceux qui le poursuivaient; « mais pendant que la lutte s'était engagée « entre lui et les autres, des soldats accou-

« rurent, s'en emparèrent et le ramenèrent
« à son cachot.

« La loi ayant formellement prévu cette
« circonstance et ce délit, le coupable fut
« condamné à mort. On rassembla tous les
« forçats devant six pièces de canon char-
« gées à mitraille, la mèche allumée aux
« mains de l'artilleur, et la garnison sous les
« armes. Adolphe S..... fut amené, on lui
« lut sa sentence, et l'exécuteur se préparait
« à frapper lorsqu'un exprès du directeur
« apporta un mot pressé pour S..... ; il y jeta
« les yeux : à peine l'eut-il parcouru, qu'il
« leva les yeux au ciel, sembla bénir un nom,
« en maudire un autre, et se précipita sur
« l'instrument du supplice avec ce cri : La
« mort !....

« Une minute après, il avait cessé de
« vivre.....

« Après son supplice, on fut curieux de
« voir ce que contenait le billet : c'était une

« écriture de femme ; il n'y avait que ces mots, « presque effacés par le froissement de la « main et le sang d'Adolphe :

« C'est moi qui ai tout conduit depuis le « jour où vous m'avez trahie pour elle : je « viens encore d'annoncer votre évasion. « Vous ne m'avez pas comprise : je vous au- « rais pardonné, si vous n'aviez déchiré que « mon cœur, mais vous aviez blessé mon « orgueil. »

CONCLUSION.

CONCLUSION.

On vient de le voir : ce fut Mme de Marelly qui avertit le directeur du bagne de l'évasion d'Adolphe.

Quelque temps après elle revint à Paris,

où nous l'avons parfois rencontrée dans les salons à la mode. Ses chagrins, son dévoûment pour son gendre, son amour pour sa fille avaient rendu son nom respectable ; on la plaignait d'avoir éprouvé tant de malheurs, et chacun s'empressait de lui témoigner des égards qui avaient aussi pour but de prouver qu'on n'obéissait pas aux préjugés.

L'estime générale dont elle jouissait la fit nommer dame de charité. Elle est devenue la mère des pauvres, leur protectrice, la dispensatrice des bienfaits que les âmes pieuses déposent entre ses mains pour eux.

Quant à Schildine, aucun renseignement ne nous est parvenu sur elle ; seulement nous savons qu'Ernest, qui, par délicatesse, n'avait pris aucune part ostensible aux démar-

ches entreprises pour l'évasion d'Adolphe, habite maintenant, à Toulon, une petite maison isolée sur les bords de la mer : là il vit seul, grave, mélancolique, donnant aux malheureux tout ce que sa vie frugale et austère lui permet d'épargner.

Sa seule occupation est de cultiver un petit jardin où ne croissent, plantés et entretenus par lui, que les arbres funèbres, emblêmes de deuil et de regrets. Au milieu de cette enceinte religieuse et profonde s'élève un tombeau modeste et simple auprès duquel un attrait religieux le ramène chaque jour et dont il ne peut s'éloigner sans verser des larmes.

Les voisins de ce pieux ermitage racontent qu'on a déposé dans ce monument les dépouilles mortelles d'une jeune femme qui

s'était jetée dans la mer le jour même de l'exécution d'un forçat qui avait voulu s'évader ; son corps inanimé avait été poussé par la marée sur le rivage auprès du petit jardin, à l'endroit même où s'élève un tombeau.

FIN.